

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LES TROUPES DE L'ARMÉE DU CAUCASE CONTINUENT A REFOULER LES TURCS

LE GRAL YODENITCH (X) VISITE UN POSTE D'OBSERVATION D'ARTILLERIE



LE GRAL YODENITCH (X)
DANS UN POSTE DE COMMANDEMENT SOUTERRAIN



Les troupes du grand-duc Nicolas, vice-roi du Caucase, et du général Yudenitch, le vainqueur d'Erzeroum, continuent, nous disent les brillants communiqués de nos alliés, à refouler les troupes des Turcs déconcertés par la défaite. Le double objectif de ces armées paraît être Trébizonde d'une part, et, d'autre part, Bagdad, qui sera atteint par les détachements progressant actuellement en Perse

Ayuntamiento de Madrid

Le bon patriotisme

Quelques-uns d'entre ceux que l'on appelait autrefois, c'est-à-dire avant la guerre, anarchistes, libertaires, sans-patrie : Pierre Kropotkine, Ch. Cornéliussen, Paul Reclus, Tcherkessof, Charles Malato, Jean Grave, viennent de faire paraître un manifeste auquel toute la presse a applaudi.

Une fois n'est pas coutume. Alfred Capus a fort bien dit qu'il ne faut pas juger les signataires de ce manifeste sur leur attitude antérieure. « Faisons-nous dater de la guerre, écrivait-il hier ; c'est la meilleure interprétation de l'Union sacrée. »

Donc, il n'y a pas jusqu'aux anarchistes intellectuels qui ne protestent aujourd'hui contre une paix prématurée.

« L'Empire allemand, déclarent-ils, se croit de force à dicter des conditions de paix qui lui permettraient d'employer les nouveaux milliards de contributions à de nouveaux armements, afin d'attaquer la France quand bon lui semblera et de ne plus jamais avoir à craindre sa résistance. »

« Parler de paix en ce moment, c'est faire le jeu de Billow et de ses agents. Parler de paix, tant que le parti qui, pendant quarante-cinq ans, a fait de l'Europe un vaste camp retranché est à même de dicter ses conditions, serait une erreur désastreuse. Nous avons le devoir de faire échouer ce plan. »

Un pareil langage n'a surpris personne, pas même la Censure, car nos gens de lettres à son service sont tous trop jeunes pour nourrir des préventions contre Kropotkine, Paul Reclus ou Jean Grave, dont le nom même leur est sans doute inconnu.

On ne s'est pas étonné davantage de lire dernièrement, dans le *Figaro*, les exploits d'un sergent que la C.G.T. comptait, il y a deux ans, parmi ses militants.

Un journaliste roumain, engagé volontaire en France, confiait hier au *New York Herald* : « Si vous saviez ce que j'ai entendu dans les tranchées ou autour du jus ! Critiques acerbes contre le pouvoir, contre la magistrature, contre les chefs, même ! C'était à croire que tous ces gens étaient des anarchistes capables des pires débauches ! Et puis, le moment du danger arrivait et, au coup de sifflet d'alerte, tous ces anarchistes s'élançaient au combat, comme des dieux ! »

Je ne sais réellement pas à quoi pensaient mes anciens confrères, devenus censeurs, lorsqu'ils ont laissé passer la reproduction de cet article du *New York Herald*. Il est terrible ! Il dément toutes les craintes derrière lesquelles la Censure se retranche, quand elle reproche à ses victimes de démoraliser le soldat. Démoraliser le soldat ? Il faudrait pour cela autre chose qu'un article de journal, puisque nos combattants héroïques, après s'être répandus, dans la tranchée, « en critiques acerbes contre le pouvoir, la magistrature, les chefs même », se précipitent contre l'Allemand qui s'avance en masses serrées, et le culbutent ! Ce sont des Français.

Si j'osais, j'en donnerais une preuve nouvelle. Essayons toujours...

Donc, un mois avant la guerre, un brave garçon, R. R..., secrétaire de rédaction à la *Bataille syndicaliste*, vint m'annoncer son mariage et me demander d'y assister. Gustave Hervé devait être l'un de ses témoins. Le mariage fut, en effet, célébré... le 1^{er} août ! Le surlendemain, R. R..., mobilisé, quittait sa femme et rejoignait son régiment.

Pendant quelque temps, je n'entendis plus parler de lui. Au mois d'octobre, je reçus une carte dans laquelle R... me disait que son régiment d'infanterie, après s'être battu en Alsace et dans les Vosges, avait été transporté dans l'Artois, toujours en première ligne.

« Apprenez, ajoutait R..., que, parti sergent, puis promu sergent-major, je viens d'être fait sous-lieutenant sur le champ de bataille. De voir les Vandales reculer, cela met du cœur au ventre. »

Je répondis immédiatement à cette lettre. Elle me fut retournée avec la mention : « N'a pu être atteint en temps utile. » Et les plus tristes pressentiments m'assiégèrent. Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que je rencontrasse Hervé. Il me rassura.

« R... est prisonnier, me dit-il, et se porte bien. »

Or, il y a quelques mois, je reçus, un beau matin, la visite de la jeune femme de R..., qui m'apportait des nouvelles de son mari, interné à la citadelle de M... Il ne m'avait pas écrit, parce qu'il venait de faire trois mois de prison, à la suite d'une tentative d'évasion.

Je ne sais quel diable me poussa, mais, à cette nouvelle, j'eus la sottise de répondre en souriant :

— Tiens, parbleu ! Marié quarante-huit heures, il était impatient de retrouver sa femme.

Je n'oublierai jamais le regard candide dont celle-ci éclaira sa réplique :

— Oh ! non... Il avait surtout hâte de reprendre sa place dans le rang !

On devinait si bien que c'était pour son courage qu'elle l'avait épousé !

Ah ! mon cher R..., quel dommage que je ne puisse pas vous envoyer mes articles ! Ce n'est pas vous qui leur feriez subir les derniers outrages..., ceux des ciseaux !

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

C'est un discours habituel que les Français dédaignent le commerce d'exportation, ou bien ne savent pas faire d'affaires avec l'étranger. On paraît supposer aussi que ce défaut est récent. On se plaît à rappeler la place que tenait le commerce français dans le monde sous l'ancienne monarchie, en Méditerranée surtout, en Syrie et dans le Levant.

Ne serait-ce pas une légende ? Voilà ce que je lis dans la Relation du grand voyageur Chardin, publiée en 1723 :

« Les Français sont en grand nombre à Smyrne et dans tout le Levant. On en trouve dans tous les ports de Turquie qui sont sur la mer Méditerranée, et non seulement des marchands mais de toutes sortes de professions ; mais il ne manque pas surtout de teneurs d'auberges et de cabaretiers. Ils sont presque tous Provençaux. Mais le négoce qu'ils font est si peu de chose qu'un marchand seul en chaque lieu pourrait faire toutes leurs affaires. A Smyrne, par exemple, ils sont plus de cent marchands, et cependant la vérité est qu'il y a eu des années qu'il ne venait pas en France quatre cent mille livres d'effets pour eux tous. Plusieurs d'entre eux n'ont pas cinq cents écus de fonds. Ils sont tous fort peu d'accord et entretiennent fort bien la division dans leur commerce. Aussi il ne faut pas s'étonner s'il diminue et s'il cause en général plus de dommage que de profit. »

Vous voyez que le mal est ancien... Je ne dis pas cela pour décourager, d'autant plus qu'il y eut, en effet, une époque brillante pour l'exportation de la France en Orient : le dix-neuvième siècle, jusqu'en 1870. C'est que nos exportations avaient suivi nos armes victorieuses en Egypte, puis nos ingénieurs au canal de Suez et nos soldats en Syrie. Le fer attire l'or, a dit jadis quelqu'un — je crois que c'était M. Leygues. Ne l'oublions pas !

Pierre Mille.

Le marquis de Mirabeau rapporte, comme un trait de rare bêtise, ce geste du procureur général au Parlement de Besançon, concluant à un décret contre des comédiens, qui avaient, dans le souper du *Festin de Pierre*, fait figurer un chapon sur la table de Don Juan, un jour maigre.

Il vient de se rencontrer des Boches pour relever la tradition ; on annonce, en effet, que de zélés fonctionnaires allemands ont récemment interdit que l'on fit paraître, sur la scène, de la viande les jours où il est défendu à la population d'en acheter. Désormais, le poulet en carton connaîtra, deux fois par semaine, les rigueurs de l'ostracisme.

Cette mesure promet une mise en scène fort piquante ; « l'orgie à la Tour » devra, ces jours-là, se contenter de quelques grammes de pain K K, de quelques onces de beurre et de pommes de terre avec leur peau.

Jadis, on raillait le procureur général de Besançon ; aujourd'hui, les Boches trouvent fort naturelles les prescriptions de leurs fonctionnaires, et ce n'est pas le moins comique de l'affaire.

Il vient d'arriver à P..., au dépôt de son régiment, un cuistot qui a gagné la croix de guerre pour avoir porté aux Boches une soupe dont on peut dire qu'elle fut bien trempée.

Or donc, il y a quelques semaines, notre cuistot, qui se trouvait au front, apportait la soupe à ses camarades. Quelle ne fut pas sa surprise, en arrivant dans la tranchée, de la trouver vide ou presque. Une demi-compagnie des nôtres ayant dû se replier sur une tranchée voisine, les Allemands, après s'être saisis facilement de leur abri, n'y avaient laissé que

trois soldats chargés de garder le capitaine français blessé à la jambe et fait prisonnier.

Un autre que notre cuistot eût pu se troubler et s'enfuir. Lui pas ; il déposa tranquillement ses deux grandes marmites où fumait le bouillon et, s'adressant à son capitaine :

— Ben, mon capitaine, vous devez avoir faim. Heureusement que me v'là.

Puis, se tournant vers les sentinelles boches, qui lorgnaient avec convoitise les marmites, il ajouta en goguenardant :

— Vous savez, vous autres, faut pas vous gêner, si le cœur vous en dit ; la soupe est bonne et y en a pour cinq largement.

Les sentinelles, qui se disposaient déjà à saisir le cuistot et ses marmites, désarmées par tant de bonhomie, posèrent leurs fusils contre le mur et tendirent leurs gamelles. Au même instant, le capitaine et le cuistot sautèrent sur les trois fusils et intimèrent l'ordre aux Boches de marcher droit devant eux. Ils ne se le firent pas répéter.

Quand les Allemands, au petit jour, revinrent prendre possession de la tranchée, ils n'y trouvèrent que les deux marmites ; mais celles-là ne les tuèrent pas.

C'est une innovation qui ne réussirait peut-être pas en France, mais qui trouve assez bon accueil, bien que d'application récente, dans les compartiments de première et seconde, sur une certaine ligne de chemin de fer espagnole.

A la place des mentions connues : *Fumeurs et Dames seules*, on peut lire sur des pancartes improvisées et écrites au crayon cet avis plutôt inattendu : *Ronfleurs*. Pourquoi pas ? On sait le désagrément qu'il y a à voyager avec des compagnons qui ronflent. Qui se ressemble s'assemble, et les autres fuient. Les ronfleurs, dans leur compartiment, composent un bel orchestre. Les non-ronfleurs sont prévenus.

Mais il advient aussi qu'un facétieux installe la pancarte, bien qu'il ne soit nullement atteint de la sonore infirmité. Il court ainsi la chance de rester seul dans son compartiment s'il n'y a pas trop de monde sur la ligne.

C'est un truc plus innocent que celui qui revient à se déclarer atteint de la rage.

Sur la route de Verdun, où les autos roulent nuit et jour dans un chaos fantastique, une cantine russe est établie ; et les bons Samaritains alliés offrent aux chauffeurs fourbus un gobelet de vin de l'Alma... Ce vin, récolté en Crimée, est, paraît-il, français depuis cent ans... Nous ne savions point que l'alliance remontât si haut ! Mais un chauffeur nous rapporte là-dessus des détails précis, qu'au bruit du canon et du roulage lui a donnés l'ambulancier russe :

En 1815, l'empereur Alexandre décida « qu'il serait concédé cinq arpents de terre, sur la côte méridionale de la Crimée, à tous les Russes ou étrangers qui s'engageraient à y planter de la vigne ». Quelques Français se présentèrent, et certains vignobles de l'Alma, aux raisins pressés et veloutés, appartiennent toujours à nos compatriotes, qui en tirent un excellent cru. Ils n'oublient pas aujourd'hui leurs frères combattants.

« Une rasade d'alma donne des ailes ! » ont coutume de dire les cosaques... Les chauffeurs, en route pour Verdun, qui trempent leurs lèvres dans le vin franco-russe, ne nient point la vérité du dicton !

L'histoire nous parvient de Berlin, par des chemins très détournés :

Lorsque, il y a quelques semaines, le colonel House, envoyé spécial du président Wilson, se trouvait dans la capitale prussienne, il se rendit un matin à la Banque pour changer de l'argent américain et faire de l'argent allemand. Bien entendu, on n'avait à lui remettre en échange de ses banknotes que ces affreux billets noirs qui déshonorent, là-bas, le portefeuille du voyageur. Cependant le colonel, ayant remis son papier national, ne voyait rien venir.

Il attendit un bon quart d'heure, après quoi, il eut le mot de l'énigme. Conformément à un usage qui a son cours depuis plus d'un an, les caissiers de la Banque, avant de délivrer les billets, s'acquittaient d'un devoir sacré. Ils écrivaient au crayon gras, derrière chaque coupure : « Gott strafe England » Dieu punisse l'Angleterre !

Sur l'un des billets même, un employé avait généreusement ajouté : « ... und Amerika ».

Le colonel House sourit et empocha.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

On traverse les tirs de barrage

Depuis ce matin, nous sommes en réserve dans ce bois. De temps en temps, un obus s'abat, qui arrache des branches autour de nous, coupe un arbre, fait éclater un rocher et nous couvre d'éclats de toutes sortes.

Au loin, la fusillade et la canonnade sont incessantes. Je vois à la jumelle nos vagues successives déferlant sur la plaine à l'assaut des tranchées boches surhaussées comme une digue. Ces vagues sont régulières, parfaitement ordonnées. Pourtant, nous sommes dans une tempête. Elles se déroulent avec une ligne majestueuse.

Un avion allemand passe sur nos têtes, à soixante mètres à peine. Inutile de le viser. Il est touché. Son pilote, blessé, crie de douleur pendant que, distinctement, je remarque l'observateur qui se penche pour manier le volant par-dessus l'épaule de son camarade.

L'avion baisse de plus en plus. Nous le voyons tomber à deux cents mètres de nous.

Enfin, à midi, l'ordre nous est donné de nous porter sur la ligne. Un fortin résiste. C'est à nous qu'il appartiendra de l'enlever d'assaut.

Nous sommes à peine sortis du bois, en ligne de sections par quatre, qu'une rafale d'obus éclate autour de nous. Un drachen nous a aperçus. Il a donné l'alerte. Et c'est le tir de barrage qui commence. L'ennemi a décidé que nous ne passerions pas. Et nous avons résolu de passer.

Vivement, mes hommes ont mis genou en terre. Ils forment « carapace », c'est-à-dire qu'ils se serrent les uns contre les autres, de telle façon que leurs havresacs forment une cuirasse continue au-dessus d'eux. Avec les casques, qui préservent la tête et la nuque, ils sont ainsi à l'abri des éclats.

Cette première rafale est suivie d'une seconde, d'une troisième et d'une quatrième. Les obus tombent maintenant sans interruption. Il faut passer quand même !

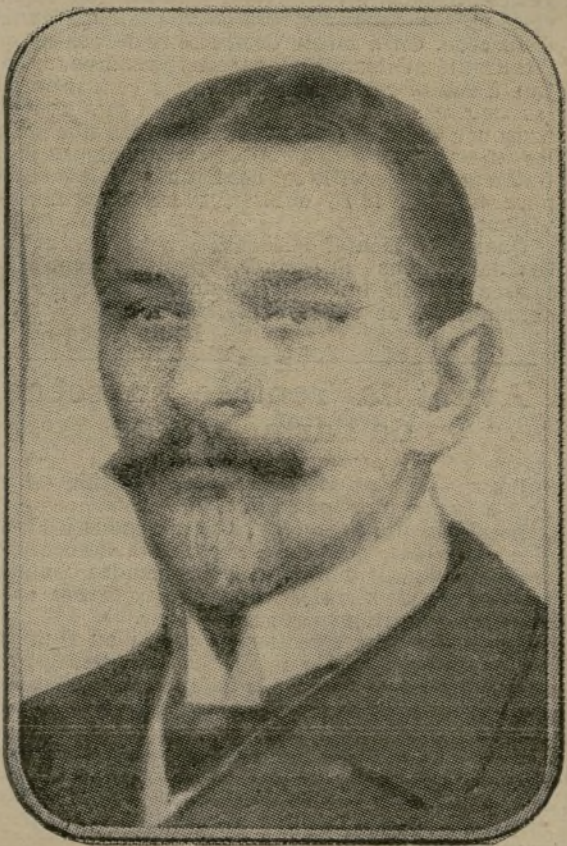
La terre tremble. Ce sont des 210 qui déchirent l'air et trouent le sol.

Jamais autant qu'à ce moment les soldats n'ont ressemblé aux poussins se serrant autour de la poule. Derrière le chef, qui le conduit, chaque groupe s'applique à tenir le moins de place possible. Les soldats se lèvent en même temps, s'aplatissent à la même seconde.

On marchait par section, on marche bientôt par demi-section, puis par escouade. Lorsque retentit le commandement : « En tirailleurs, marche ! » que le chef accompagne du geste de ses deux bras étendus, car la voix se perd dans cet ouragan, l'impression qu'on éprouve est toute de joie. Il semble qu'on respire. Les hommes se placent sur un rang. Ils ont devant eux autre chose que le dos d'un camarade. Ils ont la baïonnette au canon. Finie, l'angoisse du barrage ! Voici que commence la charge impétueuse, enthousiaste, sublime...

Albert A...

LE SUCCESSEUR DE VON TIRPITZ

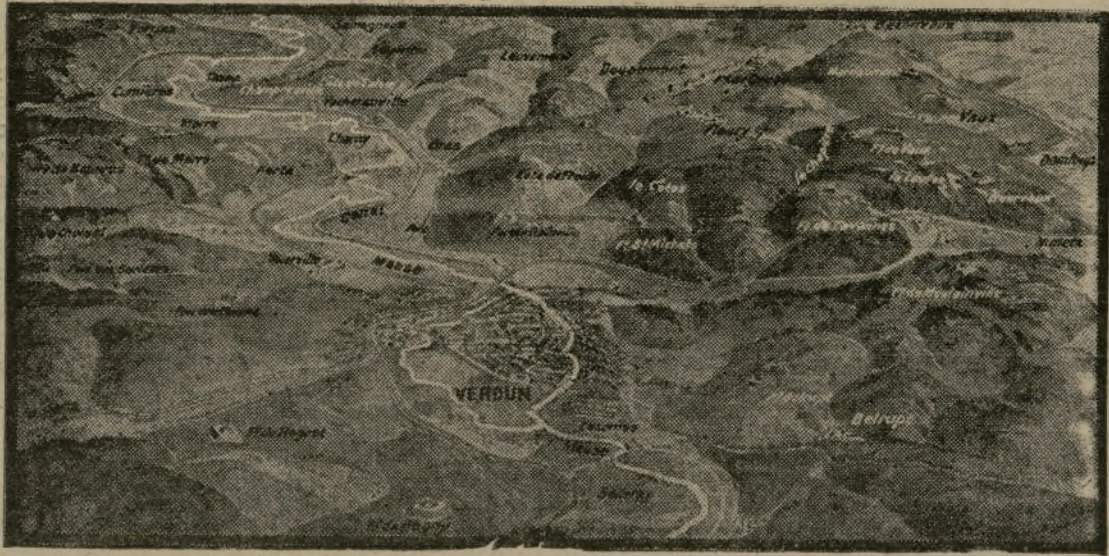


L'AMIRAL VON CAPELLE

LA BATAILLE DE VERDUN

UNE VIOLENTE ATTAQUE SUR LE "MORT-HOMME"
COMPLÈTEMENT REPOUSSÉE

L'ennemi donne des signes manifestes d'épuisement



Le nouvel arrêt que vient de subir l'offensive allemande est un symptôme certain de l'épuisement de l'ennemi.

En effet, la violente attaque qu'il a tentée lundi soir ne pouvait compter que comme une opération préliminaire, même au cas où elle eût entièrement réussi. Les positions de Béthincourt et du Mort-Homme sont elles-mêmes dominées et enveloppées par une seconde ligne de positions que jalonnent les villages de Malancourt, d'Esnes et de Châtancourt. Si les Allemands avaient pu s'emparer du Mort-Homme, il leur fallait passer aussitôt à l'attaque de cette seconde ligne, sous peine de ne pouvoir garder le terrain conquis.

Or, le Mort-Homme est resté presque entièrement entre nos mains. L'ennemi repoussé avec de lourdes pertes devait, à ce qu'il semble, redoubler d'efforts pour n'avoir pas fait ces sacrifices en vain. Il s'est arrêté au contraire et, la nuit suivante, s'est laissé reprendre les quelques tranchées où il avait pu pénétrer entre le Mort-Homme et Béthincourt. Vingt-quatre heures se sont écoulées ensuite sans qu'il ait rien tenté pour réparer cet incontestable échec.

Ce n'est que dans la journée d'hier qu'ils viennent de repasser à l'attaque pour éprouver cette fois un échec grave et immédiat.

On peut supposer qu'il a été nécessaire de ramener des troupes fraîches. On conçoit cette nécessité après plusieurs jours de bataille, quand toutes les réserves ont été employées. Mais au début d'une opération, quand cette opération a été précédée elle-même d'un repos de trois jours, on s'explique difficilement qu'une seule attaque ait dépensé tous les effectifs de l'assaillant, à moins que l'opération, dans sa pensée, ne dût se réduire à cette attaque.

Mais l'intérêt de l'assaillant n'est pas de limiter son effort à des actions locales et intermittentes qui ne peuvent amener un résultat décisif, puisque dans leurs intervalles la défense a toujours le temps de se réorganiser. Si les Allemands procèdent ainsi, c'est qu'il leur est interdit de faire mieux en ce moment, parce qu'ils ne disposent pas des effectifs nécessaires à des opérations de grande envergure.

La bataille de Verdun n'est pas terminée. Il est même possible que l'ennemi rassemble une fois encore toutes les forces qu'il pourra recueillir pour un dernier assaut. Mais comme les chances de succès de cet assaut diminuent rapidement avec le temps, c'est là une perspective qui ne doit nullement nous inquiéter.

Dès maintenant, on peut affirmer que la défense de Verdun sera citée dans l'histoire comme un des plus héroïques exploits de l'armée française. Dans les premiers jours, l'ennemi, malgré une supériorité de nombre considérable, n'est pas arrivé à enfoncer nos lignes. Nos soldats se sont battus à un contre trois — sur certains points à un contre six — et

ont tenu l'adversaire en respect; ils se sont fait tuer sur place, plutôt que de céder le terrain sacré de nos positions de résistance. C'est ainsi qu'ils ont permis à nos renforts d'arriver en temps utile et de rétablir la situation dans la journée à jamais mémorable du 26 février.

Depuis ce jour, c'est en vain que l'ennemi a renouvelé ses attaques avec une fureur croissante qui a fini par la rage du désespoir. Certes, notre artillerie, qui toujours a contrebattu la sienne et lui est aujourd'hui nettement supérieure, est pour beaucoup dans notre résistance. Mais si l'ennemi n'a pu nous déloger de nos positions, si dans l'instant où il se croyait sûr du succès il a été rejeté en arrière, c'est grâce à la vaillance, légendaire et toujours présente, du soldat français.

Jean Villars.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Un général allemand avoue l'importance que le gouvernement impérial attache à l'attaque de Verdun

Le général von Blume, critique militaire allemand, vient de publier ces déclarations :

« Le but de l'attaque allemande est simple et évident. Il est simple parce qu'il se résume à ceci : amener une décision devant Verdun. Il est évident parce que l'énormité de notre effort établit l'importance que nous y attachons. Aussi bien le succès allemand se manifestera par deux conséquences immédiates : 1° nous prendrons Verdun, importante place d'armes; 2° nous anéantirons l'armée française déjà en ligne ainsi que ses renforts. On peut prévoir cette double éventualité avec certitude. »

Et le général von Blume ajoute que si l'Allemagne n'avait pas entrepris son offensive, « la grande armée anglaise réunie par Kitchener » et « les nouvelles armées russes, fortes de plusieurs millions d'hommes » auraient repris l'offensive au printemps. Il fallait, dit-il, être vraiment « d'une candeur enfantine » pour « croire que l'Allemagne n'aurait pas troublé » ces projets.

Le général von Blume, qui semble ne point partager le jugement impérial sur « la méprisable petite armée » anglaise, est seul à conserver dans la presse allemande un si tranquille optimisme. Il y a, en effet, du malaise dans la façon dont les critiques germaniques prennent à tâche d'expliquer au public la lenteur des opérations devant Verdun.

Les *Dernières Nouvelles de Munich* publient ces lignes :

« Quand on porte un jugement sur ces combats, il ne faut pas oublier que l'attaque de Verdun s'éloigne complètement de tout ce que l'on considérerait comme normal jusqu'ici. »

« En effet, tandis que jadis l'attaque d'une forteresse comportait l'encercllement complet, coupant tout ravitaillement à la garnison, Verdun

Lire en Dernière Heure :

Le général Gallieni donne sa démission

Le général Roques le remplace

Ayuntamiento de Madrid

demeure, comme devant, en relations avec l'armée de campagne et avec la nation.

» Pour remplacer les pertes faites dans la garnison et dans le matériel, de nouveaux éléments de défense peuvent être apportés continuellement dans la forteresse.

» Il s'agit donc ici d'un combat dans lequel le défenseur jouit de tous les avantages d'une forteresse sans en supporter les inconvénients.

Cette lenteur des opérations épouvante visiblement le gouvernement impérial. Avant l'offensive du 21 février, un ordre du jour lu aux troupes du 3^e corps leur promettait qu'elles allaient prendre Verdun, « cœur de la France ».

Après l'échec de la ruée et l'arrêt qui s'ensuivit, un second ordre du jour a annoncé aux troupes « un arrêt momentané de la lutte pour repailler ensuite à de nouveaux combats ». Les nouveaux combats se sont bien produits, mais les résultats en sont nuls.

Les renforts allemands

GENÈVE. — La *National Zeitung* de Bâle apprend de source allemande que l'artillerie allemande, concentrée autour de Verdun avant la bataille, dépassait de beaucoup les effectifs de sept corps d'armée.

La bataille autour de Verdun serait avant tout une lutte d'artillerie. La tâche de l'infanterie serait simplement de compléter les succès obtenus par l'artillerie en essayant de prendre d'assaut les positions arrosées préalablement par les obus.

Les opérations sont menées avec un extrême acharnement, de sorte que la bataille sera d'une très grande durée. Depuis le début de la bataille, les effectifs allemands concentrés près de Verdun auraient été doublés.

Les félicitations russes aux défenseurs de Verdun

PÉTROGRAD. — Le second congrès général des représentants de l'industrie mobilisée travaillant pour la défense nationale, siégeant à Pétersbourg, a

« Admirant les hauts faits de la vaillante armée française, sa fermeté de fer et l'habileté incomparable de son chef qui vient de couvrir d'une gloire nouvelle les troupes françaises par l'héroïque défense de Verdun, le deuxième Congrès des représentants de l'industrie mobilisée, réunis à Pétersbourg et venus de toutes les parties de la Russie, salue chaleureusement en vous le chef de l'armée française et la puissante armée de la France, dont nous sommes fiers d'être les alliés. Nous croyons fermement que le jour est proche où nous briserons l'ennemi commun et où nous entrerons dans une vie nouvelle de droit, de justice et de travail paisible. »

Les troupes américaines sont entrées au Mexique

Que se passe-t-il exactement sur la frontière des Etats-Unis et du Mexique? Les télégrammes sont confus et peu explicites. Nous pouvons penser, seulement, que la colonne du général Pershing est entrée en territoire mexicain, mais il nous paraît douteux que les forces du général Carranza se soient jointes à elle. Carranza ne doit avoir, si loin du centre mexicain, que des bandes de partisans peu consistantes.

Enregistrons sous toutes réserves les bruits qui courent à Washington : un chef carranziste aurait été assassiné par ses troupes mutinées; le consul américain de Torreon se préparerait à quitter le territoire mexicain, accompagné de tous les citoyens américains et aurait confié ses archives au vice-consul d'Angleterre.

Dans une circulaire télégraphique adressée aux gouverneurs militaires des provinces, le général Carranza hausse un peu le ton : il déclare que, dans sa communication au gouvernement de Washington au sujet de l'attaque de Columbus par le général Villa, il a rappelé l'invasion analogue effectuée autrefois sur le territoire mexicain par des Indiens des Etats-Unis sans provoquer de conflit international; il considère donc qu'il y a pour les deux gouvernements réciprocité du droit de poursuite sur le sol de l'autre. Il a ajouté qu'il saura défendre au besoin la dignité du pays et qu'il n'admettra que les opérations qui seraient projetées par les autorités américaines pour réduire les bandes de Villa et les remettre aux autorités constitutionnelles.

Nous ne doutons pas que le président Wilson ne avant d'en prendre acte, ce document qui lui est indirectement adressé, mais n'a visiblement pas été écrit pour lui.

La réouverture du canal de Panama

WASHINGTON. — On estime, au ministère de la Guerre, que le canal de Panama sera ouvert de nouveau le 15 avril pour les navires à fort tirant d'eau.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 16 Mars (592^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, nos patrouilles ont pu constater qu'un tir de destruction de notre artillerie, exécuté hier soir sur les organisations allemandes de La Plage (région de Nieuport), en avait complètement bouleversé les boyaux et avait tué de nombreux ennemis.

Dans la région au nord de Verdun, on ne signale aucune action d'infanterie au cours de la nuit. Le bombardement a continué : assez faible sur la rive gauche de la Meuse, plus intense sur la rive droite, dans la région d'Haudromont et de Damloup. Notre artillerie a violemment canonné la région à l'ouest de Douaumont où l'ennemi exécutait des travaux de terrassement.

En Woëvre, nous avons bombardé plusieurs convois de ravitaillement.

A l'est de la forêt d'Apremont, un coup de main sur une tranchée allemande nous a permis de faire subir quelques pertes à l'ennemi et de ramener des prisonniers.

Dans les Vosges, au sud de la Thür, les Allemands ont prononcé une attaque sur nos positions près de Burnhaut. Arrêté par nos tirs de barrage, l'ennemi n'a pu aborder nos tranchées.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne, activité de l'artillerie dans la région du bois des Buttes, sud de la Ville-au-Bois.

En Argonne, nous avons exécuté des concentrations de feux sur les organisations allemandes au nord-ouest de la route de Varennes et sur les batteries en action aux environs de Montfaucon.

A l'ouest de la Meuse, après un bombardement très violent de notre front Béthincourt-Cumières, les Allemands ont lancé, au cours de l'après-midi, une forte attaque contre nos positions du Mort-Homme. Les vagues d'assaut n'ont pu prendre pied en aucun point et ont dû se replier vers le bois des Corbeaux où nos tirs de concentration déclanchés aussitôt leur ont fait subir des pertes importantes.

Sur la rive droite de la Meuse, l'activité de l'artillerie a redoublé à l'est et à l'ouest de Douaumont, ainsi qu'aux alentours du village de Vaux. Aucune attaque d'infanterie ne s'est produite; toutefois nos batteries ont pris sous leur feu, à plusieurs reprises, des troupes en mouvement dans cette région.

En Woëvre, bombardement assez intense de part et d'autre dans les secteurs du pied des Côtes.

Communiqué belge

Actions d'artillerie réciproques dans les régions à l'ouest de Dixmude, de Roninche et de la Maison du Passeur.

Communiqué britannique

LONDRES. — Communiqué britannique du front occidental :

Hier soir, les troupes britanniques ont exécuté avec des résultats satisfaisants une petite incursion au sud de Verloren-Hock.

Aujourd'hui, l'artillerie a été active de part et d'autre dans la région d'Hullich, Plogsteert et Ypres.

L'activité aérienne a été considérable, de nombreux combats se sont produits; nous avons repoussé une attaque déterminée contre une de nos reconnaissances. Nous avons forcé un ballon allemand d'observation à atterrir, à coups de bombes.

DANS LA MARINE

Nominations. — Sont nommés dans la première section du cadre de l'état-major général de l'armée navale, au grade de contre-amiral : les capitaines de vaisseau Morier, Barthes, Didot, Morin, Pignon de Saint-Paul, Daveluy, de la 1^{re} section, au commandement du Vieux-Port.

La tristesse au Reichstag

Une allusion du président au rôle de la flotte

La rentrée du Reichstag fut une journée morne, dans une atmosphère de tristesse, sinon d'orage. Les Allemands n'ont, en effet, aucun sujet de se réjouir. Le kaiser comptait offrir la prise de Verdun en hommage aux représentants de la nation; il en est réduit à échanger avec le roi de Saxe des télégrammes de félicitations sur la brillante conduite des troupes devant Verdun.

Nous ne faisons aucune difficulté pour reconnaître le remarquable esprit de sacrifice de ces

soldats, projectiles humains lancés contre nos batteries; mais l'Allemagne ne peut manquer de relever que ses deuils, jusqu'ici, sont

sans compensation sensible; ses armées occupent des territoires de l'adversaire et ce

sont elles qui paraissent assiégées. Dans l'empire, on souffre assurément, car maintenant la Bavière veut

garder son beurre et la Prusse ses pommes de terre; le *Vorwärts*, journal socialiste, dirige une critique acerbe contre les

projets fiscaux du gouvernement. Fissures dans l'union sacrée? Non, sans doute;

mais malaise général, irritation sourde contre ceux qui ont promis ce qu'ils sont impuissants à tenir, déconvenue d'un peuple qui commence à se douter que l'agence Wolff lui a caché beaucoup de vérités. La première séance du Reichstag était une réunion de pure forme; le président Kaempf y a prononcé un discours quelconque, parlant des « troupes dont la vaillance et l'ardeur sont au-dessus de tout éloge » et de notre « fière flotte, digne de se mesurer avec les marins les plus hardis de tous les temps et de tous les peuples ». On ne pouvait pas moins dire et il semble bien que l'accent ait manqué à cette harangue.

Avant l'ouverture des débats, les chefs de groupes s'étaient rassemblés en séance privée; ils ont décidé que les projets du gouvernement seraient communiqués directement aux commissions, c'est-à-dire qu'ils n'affronteraient pas du premier coup la discussion à la tribune. On sait que ces projets comportaient un impôt sur les bénéfices de guerre, généralement accepté par tous, et des surcharges de nombreuses taxes indirectes, solution qui est plus contestée, notamment par le *Vorwärts*.

La discussion ne sera pas moins vive sur la guerre sous-marine que sur les impôts. La démission de von Tirpitz ne signifie pas (le gouvernement y a insisté) qu'il doive être apporté de changement dans la lutte navale; l'amiral von Capelle était un des collaborateurs de von Tirpitz auquel il succède. On a même des raisons de penser que l'Amirauté allemande prépare un grand coup, destiné à ranimer le sentiment public et à intimider les neutres. L'Allemagne, à tout prix, voudrait brusquer la fin de la guerre; si dociles que soient les sujets du kaiser, ils ne supporteront pas indéfiniment une politique dont un prompt succès pourrait seul faire oublier, voire magnifier les violences.

Quand M. Kaempf célébrait, avant-hier, les vertus des marins allemands, peut-être voulait-il laisser prévoir qu'avant longtemps l'empire leur demanderait de rudes exploits.

Louis Bacqué.

Avant la rentrée en scène de l'armée serbe

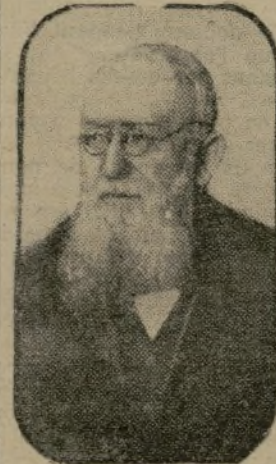
ROME. — Le prince Alexandre de Serbie est arrivé à Rome, hier matin, à 9 h. 50.

Les honneurs princiers ont été rendus à l'héritier de Serbie, qui a été reçu, à la descente du train, par le duc de Gênes, MM. Salandra, Sonnino, le ministre de Serbie, les généraux serbes et de nombreux fonctionnaires de la Cour.

Le prince s'est directement rendu au Quirinal, où il sera l'hôte de la reine. Sur son passage, une foule nombreuse formait la haie, difficilement contenue par les troupes de la garnison échelonnées tout le long du parcours.

On mande de Salonique que le colonel Vassitch, l'illustre défenseur du col de Babouna et de Monastir, a quitté cette ville. Il se rendra incessamment en France, où il va remettre sa santé et prendre un peu de repos.

Avant son départ, le colonel a reçu l'ordre de Karageorgevitch avec glaive.



M. KAEMPF

DERNIÈRE HEURE

UN PAQUEBOT NEUTRE torpillé dans la mer du Nord

Les passagers et l'équipage sont saufs

LONDRES. — On mande de Hook van Holland par radio-télégramme que le paquebot hollandais *Tubantia*, qui a quitté Amsterdam hier à destination de Buenos-Aires, vient de faire naufrage près du bateau-feu de Nordhinder. Le canot de sauvetage de Hook van Holland est parti à son secours, ainsi que quelques torpilleurs venant de Flessingue.

Selon un autre télégramme, le bâtiment aurait été torpillé.

LA HAYE. — Le paquebot hollandais *Tubantia*, qui a fait naufrage hier près du bateau-feu de Nordhinder, flottait encore ce matin à 8 h. 30. On n'est pas encore certain s'il a touché une mine ou s'il a été torpillé. Les passagers ont pu se sauver dans les canots.

Il y avait à bord 294 hommes d'équipage, 42 passagers de première classe, 33 de seconde et 8 de troisième.

Il y avait à bord trois Américains

AMSTERDAM. — Tous les passagers du *Tubantia* et l'équipage au complet sont sauvés.

Le capitaine est convaincu que le paquebot a été torpillé par le travers. L'explosion fut formidable et terrifiante. Trois passagers américains se trouvaient à bord. Ce sont : M. Richard Schilling, consul; Mme Schilling, son épouse, et Mlle Carmen Schilling.

La Patria échappe à un sous-marin

NEW-YORK. — La *Patria*, paquebot français de la Compagnie Fabre, est arrivée ici avec 900 passagers dont 20 Américains.

Le capitaine a signalé que la *Patria* avait été attaquée sans avertissement par un sous-marin allemand qu'elle est parvenue à éviter en redoublant de vitesse.

L'organisation des services aériens en Grande-Bretagne

LONDRES. — Lord Derby a donné, hier, à la Chambre des Lords, des précisions intéressantes sur l'organisation des services aériens.

Le Comité des services aériens a pour objet d'assurer le bon fonctionnement des chantiers de construction aériens, de centraliser les demandes adressées à ces chantiers, de centraliser la correspondance entre les différents ministères. Le Comité ne s'occupe point de la défense aérienne qui dépend entièrement de lord French.

Dans un dîner donné au « Constitutionnel Club », lord Montagu, dans un discours fort applaudi, a insisté sur la nécessité de rendre à l'Angleterre la suprématie des airs qu'elle possédait au début de la guerre et qu'elle a perdue depuis. Le député Jymson Hicks, parlant en un sens analogue, a déclaré que si l'Angleterre disposait aujourd'hui de dix zeppelins il lui serait aisé d'obliger la flotte allemande à sortir du canal de Kiel.

Accident d'aviation

TROYES. — Mardi dans l'après-midi, un biplan à double moteur dut atterrir, par suite d'une panne de moteur, près de la route de Troyes, à proximité du stand de Nogent-sur-Seine. Pour éviter d'atteindre des cultivateurs qui travaillaient dans les champs, le pilote descendit verticalement, mais il se produisit un choc très violent qui détériora l'appareil presque totalement.

Le pilote et le mécanicien sont heureusement indemnes.

LE ROI ALPHONSE XIII reçoit le général Lyautey

MADRID. — Le général Lyautey, à qui M. Geofray avait offert, la veille, un dîner intime au palais de l'ambassade, était, mercredi soir, l'hôte du comte de Romanones.

Le président du Conseil des ministres a donné, en l'honneur du général français, un grand banquet auquel assistaient le ministre de la Guerre, le ministre des Finances et le haut personnel de l'ambassade de France.

Jeudi matin, le général a été reçu en audience par le roi Alphonse, qui l'a retenu à déjeuner. Il est reparti le soir pour Gibraltar, où il s'est embarqué pour Rabat.

AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

LE GÉNÉRAL ROQUES remplace LE GÉNÉRAL GALLIENI démissionnaire

Le général Gallieni, que son état de santé tenait, depuis quelques jours, éloigné de son ministère, renonce, sur les indications de ses médecins, à reprendre la direction de ses services. Et, de Versailles, où il s'était retiré pour prendre quelque repos, il vient d'adresser au président du Conseil la lettre de démission que voici :

Versailles, le 16 mars 1916.

Monsieur le président,

Comme je vous l'ai exposé la semaine dernière, mes forces, exclusivement et sans interruption employées au service du pays, fléchissent aujourd'hui.

Les médecins reconnaissent que je ne suis plus actuellement en état d'exercer avec toute l'activité nécessaire les hautes fonctions qui m'ont été confiées. Ils affirment que, pour qu'il me soit possible de reprendre à nouveau un service actif, un repos absolu de quelque durée et des soins assidus sont indispensables.

Je vous demande donc d'accepter ma démission de ministre de la Guerre.

Veuillez agréer, monsieur le président, l'assurance de mes sentiments respectueux.

GALLIENI.

M. Briand lui a répondu en ces termes :

Paris, le 16 mars 1916.

Mon cher général,

Je ne puis que prendre acte de votre démission en vous exprimant toute la tristesse avec laquelle je la reçois et qu'éprouvent comme moi tous vos collègues du ministère.

Je tiens à vous dire combien je regrette que l'état de votre santé prive le gouvernement d'une collaboration qui lui fut si précieuse dans son œuvre de défense nationale. Je souhaite que, délivré du mal qui vous a contraint à un arrêt momentané dans l'action, vous soyez bientôt à même de reprendre un poste de combat au service de la patrie.

Veuillez agréer, mon cher général, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

ARISTIDE BRIAND.

Ainsi que nous le faisions pressentir hier, en publiant son portrait comme celui de « l'homme de demain », c'est le général Roques qui remplace le général Gallieni au ministère de la Guerre.

Le général Roques

Le général Roques est né à Marseillan (Hérault) le 28 décembre 1856. Entré à Polytechnique après de brillantes études, il en sort, en 1877, comme sous-lieutenant du génie et obtient, deux ans après, son second galon. Chef de bataillon, il est à Madagascar le collaborateur du général Gallieni comme officier de son état-major. Général de brigade le 25 mars 1906, divisionnaire le 27 décembre 1909. Directeur du génie au ministère de la Guerre, le général Roques s'est signalé comme inspecteur général de l'aéronautique militaire, fonctions qu'il abandonna au général Hirschauer pour prendre le commandement d'une division.

Commandant du 12^e corps d'armée à la mobilisation, il prend le commandement de la 1^{re} armée en remplacement du général Dubail.

Le général Roques a été promu grand-croix de la Légion d'honneur en janvier 1916.



GÉNÉRAL ROQUES

L'IMPOSSIBLE NEUTRALITÉ

LA ROUMANIE active ses préparatifs

D'après le *Daily Telegraph*, des nouvelles de Bucarest annoncent que le gouvernement réquisitionne activement des automobiles, des voitures, des mulets, des chevaux et des bateaux. Chaque jour est publié un nouveau décret militaire.

Les Allemands, les Autrichiens, les Hongrois et les Bulgares partent en masse. Les Bulgares, qui se trouvent dans la Dobroudja, se rendent en Bulgarie. Les navires de guerre russes se livrent à une chasse vigoureuse des sous-marins allemands qui ont déjà accompli plusieurs raids en partant des ports bulgares de la mer Noire.

Elle ne peut réaliser son idéal qu'en prenant part à la guerre

GENÈVE. — La *Gazette de Cologne* apprend de Bucarest que le parti libéral roumain a approuvé, dans une réunion tenue à Campina, la politique du cabinet Bratiano.

Le parti conservateur roumain s'est occupé, dans une assemblée, de son attitude envers la politique roumaine. M. Marghiloman a déclaré que les mesures militaires prises à la frontière correspondaient à une décision du conseil des Ministres et il a ajouté que la politique de la Roumanie ne doit pas se désintéresser de la question de Besarabie.

M. Arton, ex-ministre, a dit que la Roumanie doit tourner ses regards vers le Danube inférieur. La réalisation de cet idéal national est impossible si la Roumanie n'entre pas en guerre.

Quatre chefs du parti socialiste allemand mis en accusation

Le correspondant du *Standard* en Suisse écrit : Le procès intenté à quatre des chefs du parti socialiste allemand de la minorité, Mehring, Pfeiffer, Rosa Luxembourg et Clara Zetkeis, commencera devant la Cour criminelle de Dusseldorf le 22 mars. L'accusation est basée sur les articles 110 et 111 du code criminel allemand (incitation à des actes illégaux et criminels), sur l'article 130 (incitation à la haine des classes les unes contre les autres) et sur les 9 c et 9 d de la loi martiale actuellement en vigueur (incitation à la mutinerie et conspiration contre la discipline militaire).

Les délits reprochés ont été commis dans des articles publiés par la revue « Internationale », éditée par Mehring et Rosa Luxembourg. Celle-ci est, en outre, poursuivie pour avoir signé un article intitulé « La reconstitution du socialisme international », et sa coaccusée Clara Zetkeis, en raison d'un article intitulé « Pour la paix ». Mehring et Clara Zetkeis sont âgés tous deux de 70 ans. Rosa Luxembourg n'est sortie de prison qu'il y a quinze jours. Pfeiffer est un des chefs socialistes les plus populaires dans les provinces rhénanes.

Pour les infractions aux articles du code criminel, les accusés sont passibles de la peine de sept ans de travaux forcés au plus; pour les infractions aux articles de la loi martiale, ils peuvent encourir la peine capitale.

L'étiquette des cours !

BRINDISI. — Le ministre des Affaires étrangères à Vienne a considéré comme une insulte grave et un manquement à « l'étiquette des cours » le départ subit du roi Nicolas, qui a quitté le Monténégro, sans laisser derrière lui aucun gouvernement autorisé.

La citation de l'unique survivant de l'Amiral-Charner

TOULON. — Le seul rescapé de l'*Amiral-Charner*, le quartier-maître canonier Joseph Cariou, ramené le 4 mars à Toulon, a reçu un congé de convalescence de trois mois. Avant de quitter l'hôpital maritime de Sainte-Anne, le directeur de l'hôpital lui a remis la citation suivante de la part de l'amiralissime :

« Cariou (Joseph), inscrit à Lorient, matricule 2.353, unique survivant de l'*Amiral-Charner*, recueilli après cinq jours passés sur un radeau, a vu successivement disparaître ses compagnons épuisés et n'a eu d'autre soutien que sa vigueur et sa haute énergie morale.

» Signé : Vice-amiral DARTIGE DU FOURNET. »

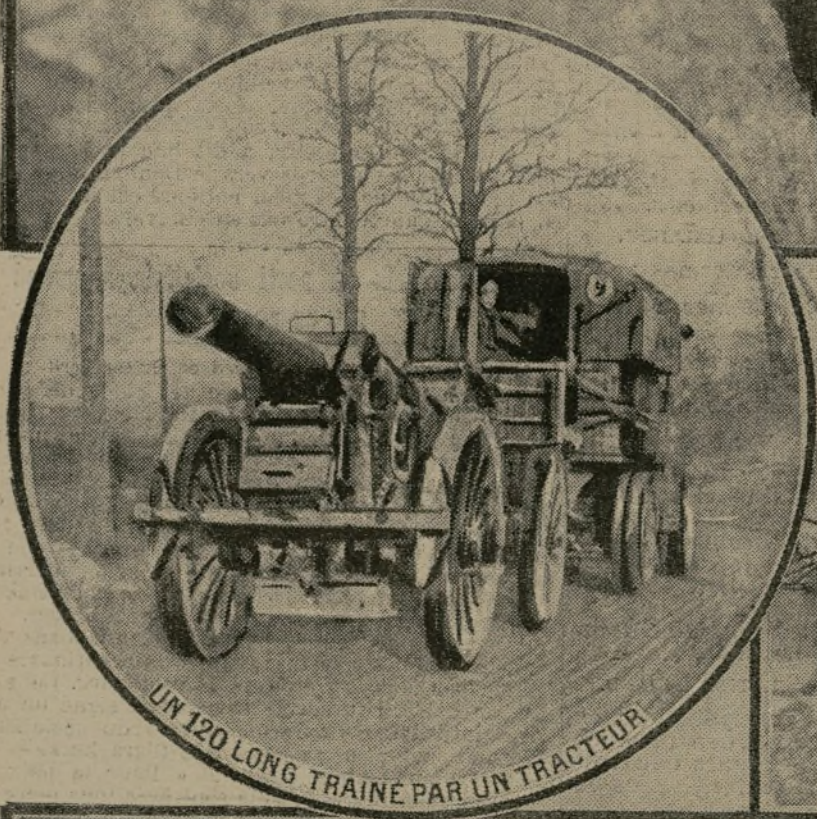
LES ARMÉES FRANÇAISES, SOUS VERDUN, ONT UNE FOI ENTIÈRE EN LA VICTOIRE



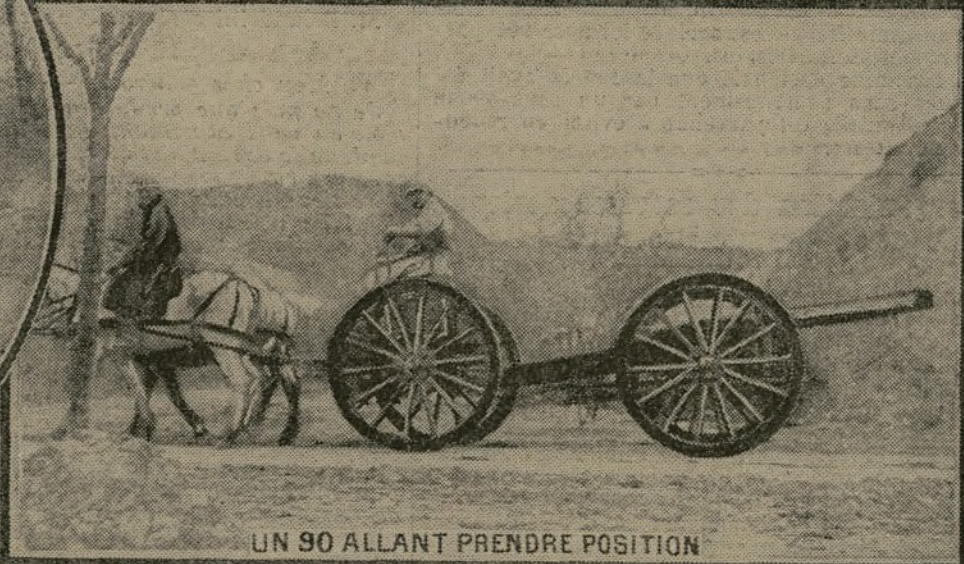
LE MORAL EST BON DANS LES TRANCHÉES



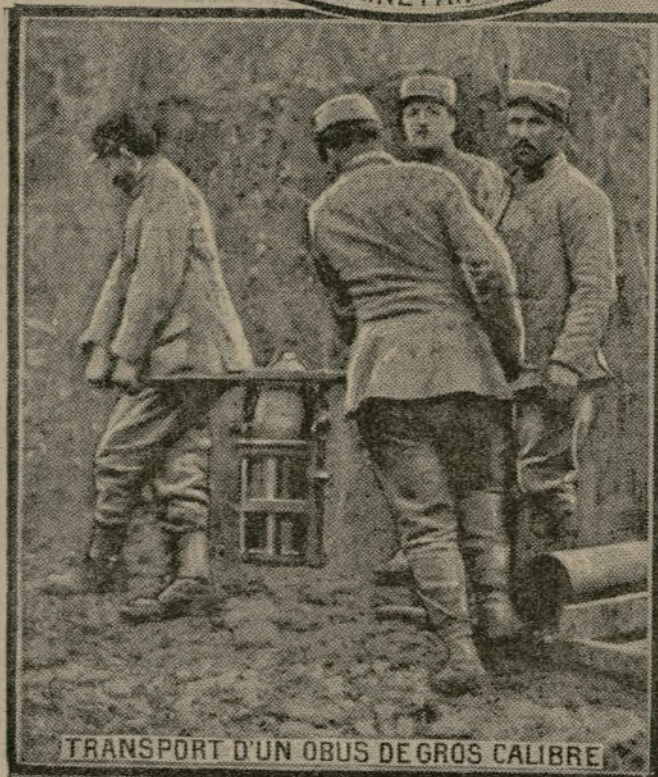
CONVOI DE RAVITAILLEMENT



UN 120 LONG TRAINÉ PAR UN TRACTEUR



UN 90 ALLANT PRENDRE POSITION



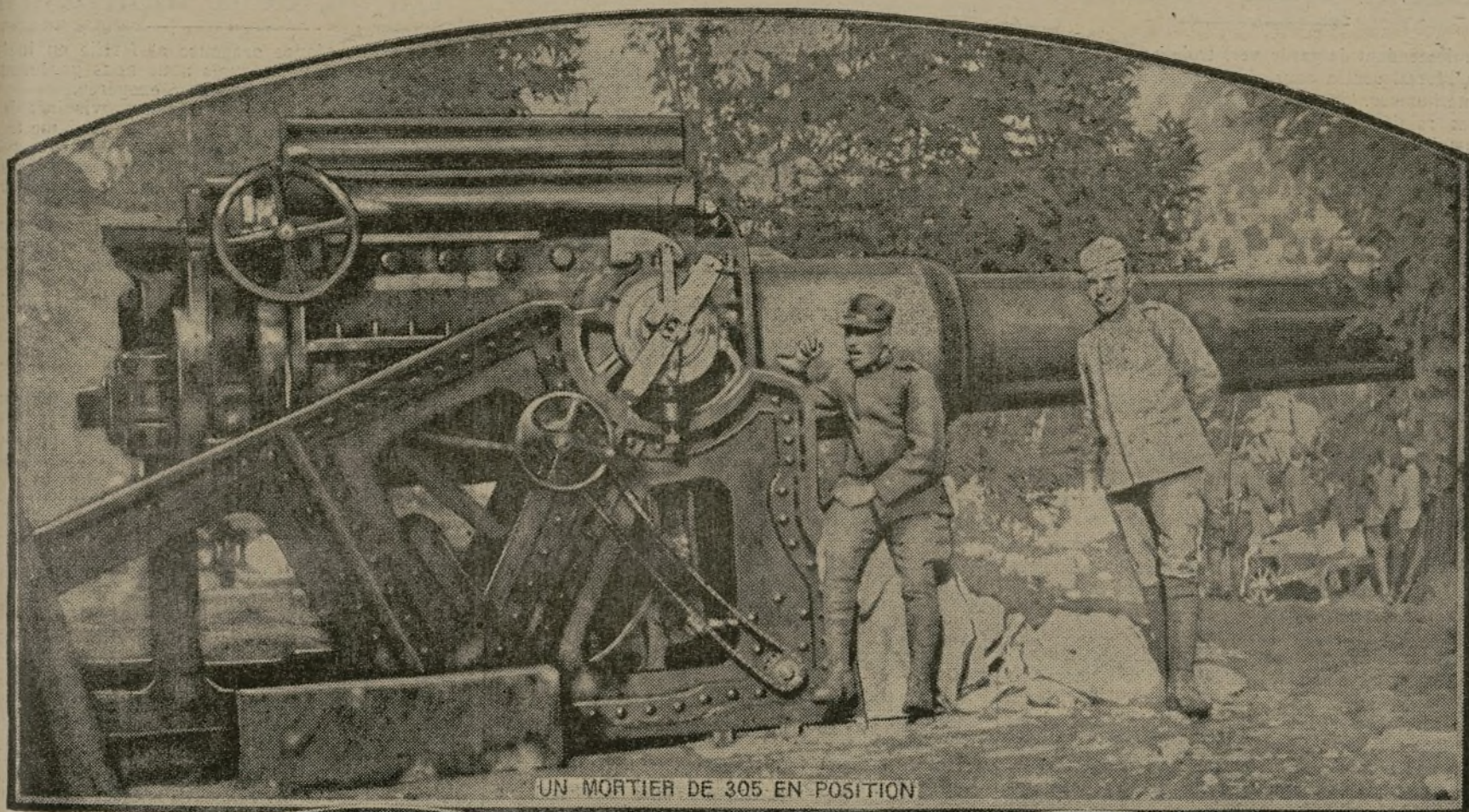
TRANSPORT D'UN OBUS DE GROS CALIBRE



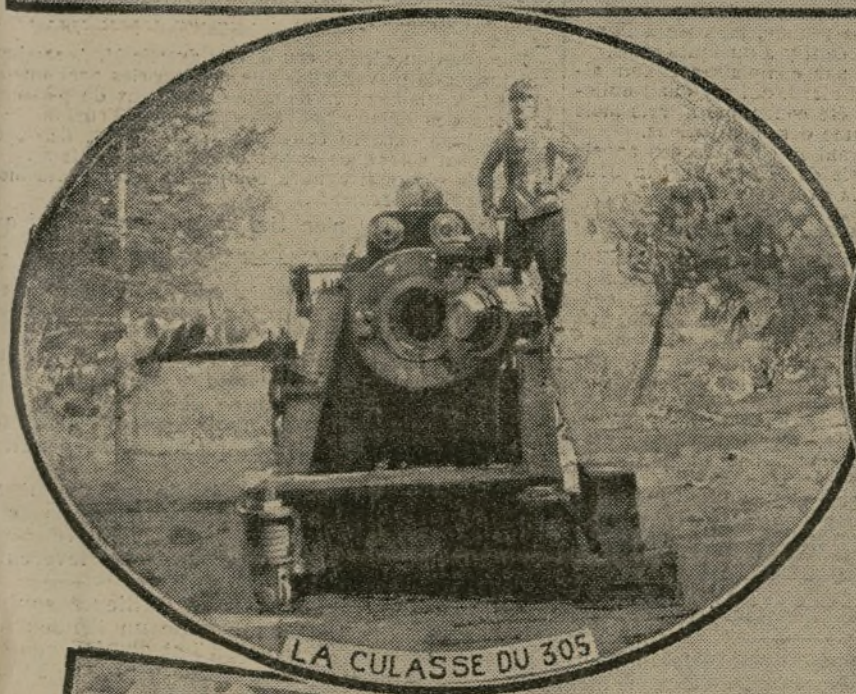
LA DISTRIBUTION DU CAFÉ

La confiance de nos soldats luttant pour le salut de Verdun croît de jour en jour, de succès en succès. Pas un poilu qui ne partage l'opinion de son chef : la citadelle ne sera pas prise ! Par files interminables, les convois de munitions et les hommes affluent vers le champ de bataille où notre puissance défensive s'affirme à mesure que diminue la confiance de nos ennemis.

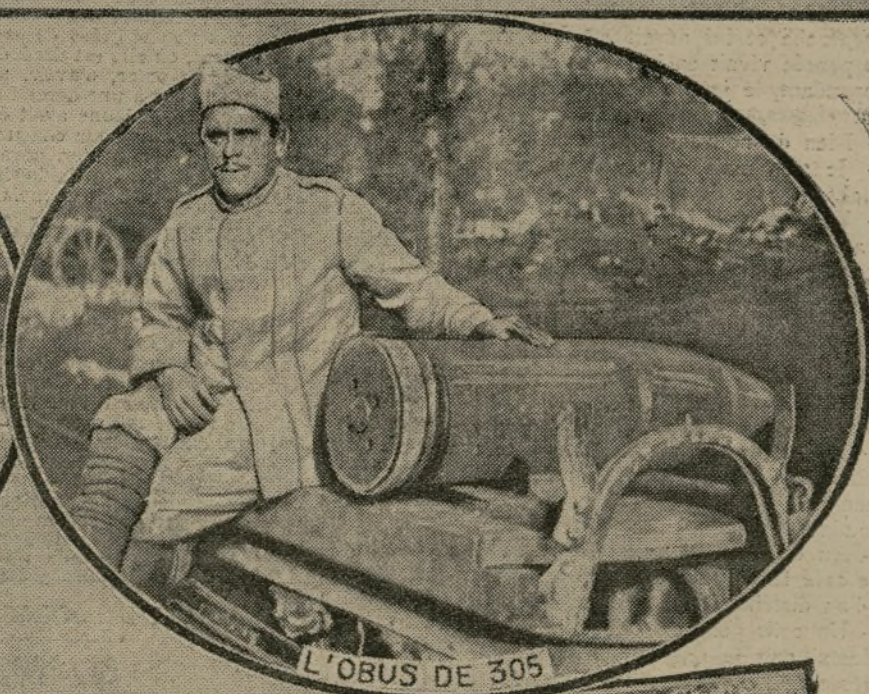
L'ŒUVRE PRÉSENTE DE L'ARTILLERIE ITALIENNE



UN MORTIER DE 305 EN POSITION



LA CULASSE DU 305



L'OBUS DE 305



UN 75 DANS SON ABRI



UN 149 LONG EN BATTERIE

Les Autrichiens s'étaient proposé d'envoyer des renforts sur le front français : ils n'ont pu donner suite à cette intention, les Italiens ayant prononcé une énergique offensive où ils continuent à obtenir des résultats très sensibles, grâce à l'emploi intensif de très nombreuses pièces d'artillerie, massées sur le front du Carso.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les "Merveilles"

En descendant de garde, vers trois heures du matin Jean Mortal rentra dans sa « cagna » de fort mûchante humeur. Tremblant, trempé, transi, les mouches raidies par les glaçons minuscules qui s'y accumulaient, les pieds torturés par des milliers d'épingles invisibles, il tenta de secouer la boue tenace qui se collait à ses guêtres, contempla un instant son fusil rouillé, puis haussa les épaules, s'enroula dans sa couverture et s'étendit sur la paille fangeuse.

Il se sentait las, découragé, sans force. Et il grommela : « Ça y est... j'ai le cafard ! »

Le fracas formidable et tout proche de l'explosion d'un obus, suivi du sifflement sinistre des éclats, fit trembler les poutres qui étayaient la cagna ; puis ce fut le bruit sourd de la terre soulevée et retombant de tous côtés, comme une pluie lourde et sombre.

Pour le coup, Mortal, cédant à ses nerfs exaspérés, se fâcha tout à fait contre le sort. Sa lassitude devint colère ; son découragement, désespoir ; et son inertie, révolte.

Et il se prit à songer aux moyens d'échapper à la morsure du froid, à la hantise des rats, à l'obsession des obus. Spéculant sur sa bonne réputation et sur l'estime où le tenaient ses chefs, il décida de se faire porter malade. Au surplus, il souffrait de vagues douleurs, causées par l'humidité de la tranchée, et cela, d'avance, atténuait ses remords à venir.

Sa résolution le rassérénait. Dans le désarroi où il se trouvait, il ne se rendait pas compte qu'il projetait une manière de désertion sans danger. Il ne voyait pas que le magnifique sommeil des camarades, sous le bombardement qui s'intensifiait, lui était un reproche et lui aurait dû être une leçon. Une seule pensée vivait en lui : s'en aller.

Cependant, le jour était venu. Le chef de section passa.

— Rien de nouveau ? demanda-t-il.

— Je suis malade, mon adjudant, geignit Jean Mortal, en guise de réponse.

— Vous, Mortal ?... Qu'avez-vous ?

Jean, d'un ton un peu pleurard, expliqua confusément qu'il avait les articulations si raides, si douloureuses qu'il ne pouvait plus se remuer qu'à grand-peine.

Eh bien ! je vais vous donner un billet pour le major et vous irez au poste de secours en même temps que descendront les hommes de corvée pour la soupe. Ils vous aideront à marcher...

— Merci, mon adjudant, fit Jean avec un pâle sourire. Et, satisfait de ce premier résultat, il se recoucha.

Soudain, une clameur :

— Au « jus » !... Aux colis !...

Le café fut équitablement réparti, en même temps que l'on distribuait les colis aux destinataires.

— Un colis pour toi, Mortal...

Mortal prit le paquet, et, un peu surpris, lut l'adresse de l'expéditeur : « Envoi de Mme Mortal, à La Rochelle. »

— Tiens ! se dit-il, ma tante a pensé à moi.

Il défit les ficelles, ouvrit le carton et aperçut de petits gâteaux dorés.

— Des merveilles !... murmura-t-il avec quelque attendrissement... C'est vrai, nous sommes en carnaval.

En voyant cette friandise rochelaise, il évoqua les Mardis Gras de son enfance, dans la vieille ville provinciale, et la bonne odeur de la pâte à « merveilles », qui cuisait dans l'huile, et la joie des petits « drôles », dont il était alors, tandis qu'ils croquaient la légère pâtisserie...

Il prit l'une des merveilles et en porta un morceau à sa bouche, en fermant à demi les yeux pour le mieux goûter. Et voici que la saveur du gâteau produisit sur ses sens, puis sur son imagination, un effet singulier. Depuis plus de vingt ans, il avait quitté sa ville natale et jamais, dans ce long intervalle, il n'avait mangé de merveilles. Il se sentit rajeuni de près d'un quart de siècle, redevint vraiment un enfant.

Devant ses yeux mi-clos, dans la pénombre de la cagna, se dressèrent des images qu'il croyait bien effacées par sa vie agitée de Paris. Les parois boueuses du souterrain, la litière innommable, les rats, les obus, le froid, l'appréhension, la mort qui rôdait, tout cela disparut soudain. Et il revit la très antique rue du Palais, avec ses arcades inégales et ses pavés raboteux. Il revit les bateaux de pêche,

aux voiles rougeâtres. Il crut même respirer un vigoureux parfum d'algues et de saumure... Et il eut la sensation que c'était pour la vieille ville elle-même qu'il se battait dans le moment... Cette évocation de la petite patrie lui remit au cœur son amour passionné pour la grande, et la tendre poésie des souvenirs, qui fleurissait en son âme, y ramena l'esprit de sacrifice, un instant évanoui...

La voix de son chef l'éveilla de son rêve :

— Allons, Mortal, les hommes de soupe vous attendent pour vous mener au poste de secours...

— Je suis guéri, mon adjudant, répondit Jean Mortal.

Léon Groc.

TRIBUNAUX

Un espion condamné à mort

Devant le troisième conseil de guerre, présidé par le colonel Favart et réuni à huis clos, comparait, hier, un Grec, Constantin Courdoyannis, voyageur en éponges, demeurant 118, boulevard Haussmann, inculpé d'espionnage. Après plaidoirie de M^r Viteau, le conseil de guerre a délibéré sur la question suivante :

« Le nommé Constantin Courdoyannis est-il coupable d'avoir, se trouvant en France, et particulièrement à Paris, procuré à l'Allemagne, du 15 août 1914 au 9 décembre 1915, des renseignements, notamment sur les emplacements, les effectifs, les mouvements des forces françaises ou alliées, l'arrivée, dans un de nos ports, de bâtiments transportant des troupes, les travaux de défense exécutés dans une place de guerre, tous renseignements susceptibles de nuire aux opérations de l'armée ou de compromettre la sûreté des places, postes ou autres établissements militaires ? »

A cette unique question, le tribunal a répondu : oui, à l'unanimité.

Constantin Courdoyannis a été condamné à la peine capitale.

Escroqueries à l'allocation

Sur la plainte du maire de Rueil, un conseiller municipal de cette localité, M. Lejeune, avait été poursuivi devant le tribunal correctionnel pour escroqueries à l'allocation.

Grâce à la complicité du conseiller municipal, un M. Mangin, mobilisé dans une usine, avait touché l'allocation aux lieu et place de sa femme, internée à l'asile de Clermont, où elle est décédée il y a quelques mois.

Accusé, en outre, d'avoir, par complaisance, fait allouer le secours à une dame Lejard, qui n'y avait nullement droit, M. Lejeune avait été condamné à trois mois d'emprisonnement pour chacune des inculpations.

L'affaire revenait, hier, devant la chambre des appels correctionnels. Après plaidoirie de M^r Dreyfus, la Cour a réduit la peine à deux mois avec confusion.

Exercice illégal de la médecine

En 1912, une instruction était ouverte contre l'Institut Hann, rue du Louvre, pour escroquerie et exercice illégal de la médecine. M. Hann, déjà plusieurs fois condamné pour les mêmes faits, exploitait, avec le concours d'un officier de santé du nom de Carrigue et le pharmacien de Perraud, un institut médical. Grâce à une publicité adroite, plus de 600.000 clients s'adressèrent à cette officine, où l'on soignait par correspondance. Enfin, la police mit un terme aux opérations lucratives de Hann. La huitième chambre correctionnelle l'a condamné, hier, par défaut, à deux ans de prison et 3.000 francs d'amende.

L'officier de santé Carrigue s'est vu infliger deux mois d'emprisonnement avec sursis et 100 francs d'amende ; le pharmacien de Perraud, un mois avec sursis et 2.000 francs d'amende.

Contre une campagne perfide

Une délégation du groupe de la Fédération républicaine, présidé par M. Paul Beauregard, a été reçue hier par M. Aristide Briand, président du Conseil.

Le groupe, ému de la campagne inspirée par l'ennemi, qui tend à représenter certaines catégories de Français comme les auteurs de la guerre, a exposé cette situation au président du Conseil.

M. Briand a répondu que les citoyens de toutes catégories ont admirablement accompli leur devoir de Français et que si vraiment des propos perfides tels que ceux qu'on lui signalait avaient été tenus en vue de semer la division entre Français, ils constitueraient des calomnies aussi ridicules que méprisables que le gouvernement de la République serait unanime à réprimer.

CHARBON

La maison Bernot nous communique la note suivante :

« Pendant la période de froid qui vient de s'écouler nous avons eu à cœur de ne pas modifier nos prix de vente, malgré les augmentations réitérées que nous subissons. »

« Nous avons estimé que, dans les circonstances actuelles, agir ainsi était pour nous un devoir. Nous nous sommes attachés surtout, par notre Vente Populaire, à répartir par petites quantités, entre le plus grand nombre possible de familles, les combustibles que nous pouvions nous procurer. »

« La situation du marché nous met aujourd'hui dans la nécessité de relever nos prix de vente. »

« Cette modification coïncidant avec l'adoucissement de la température, rendra moins sensible au public cette élévation de tarif fixée au 21 mars. »

CH. BERNOT. »

Un regrettable discours
Un incident significatif

Encore une séance orageuse et fertile en incidents regrettables, auxquels nous nous garderons d'ailleurs de faire une publicité exagérée.

On discutait, hier, les douzièmes provisoires demandés par le gouvernement pour le deuxième trimestre de 1916. Divers orateurs avaient présenté leurs observations à la tribune, sans soulever la moindre agitation, quand vint le tour de M. Accambray.

Ce dernier est un orateur dont les discours sont modérés dans leur forme. Il a pourtant le don de provoquer le tumulte à chacune de ses interventions.

Dès le début de son discours, il affirma, d'ailleurs, son intention de soutenir la thèse qu'il avait déjà développée le 26 juin dernier, sur les rapports entre le gouvernement et le haut commandement.

Du réquisitoire qu'a voulu prononcer M. Accambray, nous ne dirons pas grand-chose. Enregistrons pourtant quelques-unes des protestations qu'il souleva et que nous empruntons au compte rendu analytique :

M. Ribot, ministre des Finances (à M. Accambray). — Vous avez été dans l'armée, monsieur ; vous devriez comprendre que vos critiques sont déplacées. (Applaudissements.)

M. Accambray. — Vous voulez me donner une leçon, monsieur le ministre des Finances ?

M. le ministre des Finances. — Oui, monsieur.

Plus loin, comme M. Accambray citait une correspondance de Napoléon :

M. Paul Pugliesi-Conti. — Et il aurait ajouté, s'il était toujours de ce monde, qu'un député qui accomplit une besogne comme la vôtre est un mauvais Français. (Applaudissements sur plusieurs bancs.)

Plus loin encore, cet avertissement du président :

M. le président. — L'Assemblée sait le libéralisme que j'apporte dans la conduite de ses débats, mais il y a un critérium supérieur : l'ennemi écoute tout ce qui se dit ici.

Par conséquent, j'ai eu devoir avertir M. Accambray, qui jusque-là n'avait émis que des théories personnelles, que s'il voulait entrer dans des questions de personnes et dans des détails pouvant renseigner l'ennemi je le faisais juge dans sa conscience de Français, de député et d'ancien soldat, de savoir ce qu'il avait à faire.

Je suis sûr qu'il tiendra compte de cet avertissement. (Vifs applaudissements.)

M. Accambray n'en tint guère compte puisque, une minute après, le président dut l'arrêter par ces mots :

M. le président. — Il est impossible de laisser passer de telles paroles quand le sang coule à Verdun. (Vifs applaudissements sur un grand nombre de bancs.)

Renié par M. Noulens, président du groupe auquel il est inscrit, M. Accambray n'en continue pas moins, au milieu du tumulte et des interruptions. De guerre lasse, après avoir rappelé deux fois l'orateur à la question, le président suspendit la séance.

A la reprise, le député de l'Aisne voulut reprendre sa lecture. La Chambre, consultée, conformément au règlement, décida de lui retirer la parole. Une soixantaine de mains se levèrent à la contre-épreuve.

Un jeune député, qui avait d'ailleurs soutenu M. Accambray, provoqua ensuite un incident sur lequel la Censure — dans un but d'union, nous a-t-elle dit — nous a demandé de garder le silence.

La discussion des douzièmes continuera aujourd'hui.

AU SÉNAT

Le Sénat a consacré hier toute sa séance à la discussion et au vote du projet de loi sur la taxation de l'avoine, du seigle, de l'orge, des sons et des issues.

POUR 0,50 RECEVEZ
Timbres Poste 0,50^{fr} domicile
une pochette échantillon
8 GRAINS de VALS
pour deux semaines traitement
laxatif, dépuratif.
64, Boulevard Port-Royal, à PARIS

THÉÂTRES

La générale de ce soir. — A 8 h. 1/2, au théâtre Michel, répétition générale du nouveau spectacle : *Quand les cigognes reviendront*, le *Carnaval de Puce et Block*, *Mam'zelle Carmen*. Demain soir samedi, première représentation.

Bienfaisance. — Au Palais-Royal, à la matinée de bienfaisance qui aura lieu demain samedi, à 2 h. 1/2, on donnera une pièce inédite de Sacha Guitry : *On passe dans trois jours*, interprétée par Sacha Guitry, Charlotte Lysès et Victor Boucher.

Bienfaisance. — L'Association des Infirmières Visiteuses donnera, au profit de sa section du douzième arrondissement, le 5 avril, salle Gaveau, un concert précédé d'une allocution de M. Millerand, ancien ministre de la Guerre.

Théâtre des Champs-Élysées. — Dimanche, à 2 h. 1/2, aura lieu une solennité exceptionnelle à la mémoire des soldats morts pour la patrie. Le célèbre *Requiem* d'Hector Berlioz sera exécuté sous la direction de Victor Charpentier qui disposera pour cela de 250 instrumentistes et chanteurs. Avant cette exécution, le général Mallette prononcera une allocution. Cette cérémonie se terminera par l'Hymne funèbre et triomphal, de Ch. Leprieux.

CINEMAS, ATTRACTIONS

Les deux mille blondes du père Dubreuil. — Le nouveau programme du Gaumont-Palace comporte plusieurs films, dont une comédie d'actualité, *les deux mille blondes du père Dubreuil* et un grand cinématome, *le Prisonnier de Zenda*.

Ce dernier film, tiré du célèbre roman anglais d'Anthony Hope, met en valeur les qualités chevaleresques du gentleman anglais en opposition flagrante avec l'orgueilleuse brutalité allemande.

Après une série de films documentaires et de vues en couleurs, *Sur les bords de la Loire*, le Cinéma aux Armées donne la *Défense de Verdun*.

A Pheure où toutes les âmes françaises vibrent au lointain écho de la grande bataille, ce film nous montre d'éclatante façon l'héroïque résistance de nos soldats.

Loc. : 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés). — C'est la délicieuse Robinne qui interprète le rôle principal de *Blessure d'amour*, que l'Omnia donne cette semaine et qui aura un grand succès. Les actualités militaires prennent une grande place au programme : *Défense de Verdun*, *les Chiens sentinelles dans les Vosges*. Le 16^e épisode des *Mystères* : *les Pirates de l'air* et de nombreuses autres vues complètent un incomparable programme. La meilleure projection, le meilleur orchestre.

Olympia. — En dépit des difficultés nombreuses que l'on rencontre actuellement dans la composition d'un spectacle de music-hall, la direction de l'Olympia, fidèle à sa devise de *faire toujours mieux*, a réalisé pour cette semaine un spectacle merveilleux. Au programme : les incomparables *Harmony Four*, la plus abracadabrante des excentricités musicales ; *Margot*, la plus fameuse des illusionnistes ; pour la première fois, à Paris, l'*Omega Trio*, Bruet, Suzanne Vatroger, Meriel, les *Four Best of's*, Clifford and Grey, Halm, les *Smart Bros*, Fernandez, la belle Nina Valky, Denalair, Anne Fara, Lise Dargel, etc. Tout Paris défilera à l'Olympia pour y applaudir ce sensationnel programme.

Aujourd'hui, matinée, fauteuils 1 fr. ; soirée, 1, 2 et 3 fr.

VENDREDI 17 MARS

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *Britannicus*, *Poil de Carotte*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nana* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, le *Cog en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — A 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, *Coquin de printemps* !

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 2 h. 45 et à 8 h. 45, *le Cyclope* ; la *Maison dans la brume* ; le *Court-Circuit* ; l'*Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45, la *Layette ou une famille de cabochards*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, le *Bon Juge* ; 1914-1917.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu* ; *Hortense a dit* : "J'en ai..."

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, la *Tour de Nesle*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.

Variétés. — A 8 h. 30, le *Dindon*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les deux mille blondes du père Dubreuil* ; la *Défense de Verdun*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. : Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h. spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Blessure d'amour* ; les *Mystères* (16^e épisode) ; *Défense de Verdun* ; les *Pirates de l'air*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, la *Défense de Verdun*, les *Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges) publiera l'admirable conférence faite hier par M. Jean Richépin sur *Shelley*, le grand poète anglais.

A l'Université des "Annales" (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui vendredi 17 mars, à 2 h. 1/2, la *Poésie des Flandres*, conférence par M. Emile Verhaeren, avec le concours de Mme Moreno.

A la Société des Conférences (181, boulevard Saint-Germain). — Aujourd'hui vendredi 17 mars, à 2 h. 1/2, précises, M. Gaston Deschamps fera une conférence sur ce sujet : *La France en Orient*.

Le roi Alphonse XIII assiste au jubilé de don José Echegaray

Le roi Alphonse XIII a présidé, le 12 mars, la séance extraordinaire de l'Académie des Sciences réunie en l'honneur du jubilé cinquantenaire de l'entrée à l'Académie de son président, don José Echegaray, et au cours de laquelle le prix qu'il a fondé et qui porte son nom a été remis à M. Torrès Quevedo.

Un discours sur l'attribution de ce prix a été prononcé par le secrétaire de l'Académie, M. Arillaga, qui a loué le récipiendaire et rendu compte de ses inventions, en particulier de ses dirigeables et de ses automates. Après avoir reçu la médaille que le roi lui décerna, M. Torrès Quevedo a remercié et a dit qu'il était moins un homme de science qu'un franc-tireur de l'armée scientifique. Le roi remit ensuite une médaille à don José Echegaray et fit un brillant éloge du tribun éloquent, du mathématicien distingué, de l'auteur dramatique enfin, « dont les œuvres seront toujours inséparables de l'histoire littéraire de l'Espagne ».

Mort de Mgr Dœbbing

On mande de Rome au *Corriere della Sera* :

Ce matin est mort Mgr Dœbbing, évêque de Nepi et de Sutri. Il était né à Munster en 1855. Il fut nommé évêque en 1900 des diocèses réunis de Nepi et de Sutri. Il fit beaucoup parler de lui au début de la guerre en raison de son attitude anti-italienne ; il eut à ce propos un procès avec le *Messaggero* qui fut acquitté, ce qui équivalait à une condamnation pour l'évêque. Sur les conseils du pape, il avait quitté ses diocèses et s'était retiré dans le couvent de San Francesco, à Rome.

Communiqués

Sixième exposition et vente des objets et jouets fabriqués par les mutilés de la guerre dans les ateliers de pré-apprentissage de l'hôpital militaire de Maison-Blanche, le dimanche 19 mars et le lundi 20 mars, de 13 h. 1/2 à 18 heures, à la mairie du sixième arrondissement (place Saint-Sulpice).

La Société Erckmann-Chatrian vient de recevoir du front une liste d'engagés alsaciens-lorrains qui, depuis le début de la guerre, se battent sur le front, et dont personne ne s'est encore occupé. Elle demande pour eux des marraines. La S. E. C., fondée à Nancy en 1912, a pour président actif M. Emile Hinzelin, 3, rue Récamier, Paris.

La chambre syndicale des artistes musiciens convoque ses adhérents en réunion corporative pour le mercredi 22 mars, à 9 h. 1/2 du matin, à la Bourse du Travail, salle Bondy. L'ordre du jour de cette réunion est strictement limité à l'étude de la question des salaires et des moyens à employer pour mettre un terme aux abus dont souffrent la corporation.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

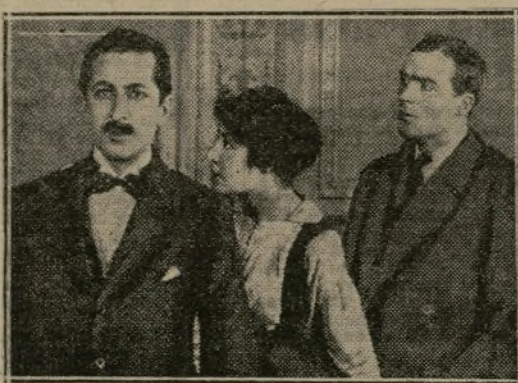
La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Pour la défense de Verdun. — L'effort accompli par nos chefs et par nos soldats au nord de la grande forteresse, objet des convoitises boches, ne sera jamais décrit totalement, mais on peut déjà en avoir une idée par ce film où défilent la grosse artillerie, les stocks de munitions, les champs d'aviation, le passage des troupes



qui vont au feu en chantant, le ravitaillement admirable de toutes sortes, etc., etc. Cette vision donnera confiance à tous les Français qui la salueront de leurs bravos patriotiques. Le programme contient en outre une série de films inédits et merveilleux. Séance permanente de 2 heures à 11 heures.

A TIVOLI-CINÉMA

Pour la défense de Verdun

Le programme de cette semaine est dominé par une actualité militaire de premier ordre : *Pour la défense de Verdun*, qui obtiendra le plus grand succès. Il contient en outre : *Blessure d'amour*, drame interprété par Mlle Robinne ; *Charlot à la Banque*, inénarrable ; *les Pirates de l'air*, suite des *Mystères* ; le *Soupçon d'un Fils*,



Mlle ROBINNE dans *Blessure d'amour*

comédie dramatique ; *Une Croisière*, comique ; *Notre Artillerie lourde*, actualité militaire, et *Tivoli-Journal*, faits divers du monde entier. Rappelons que TIVOLI-CINÉMA, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 1/2 avec le même programme que le soir. Location, téléphone Nord 26-44.

ON RÉCOLTE CE QUE L'ON SÈME

La Maison VILMORIN-ANDRIEU et Cie, 4, Quai de la Mégisserie à PARIS, la plus avantageusement réputée pour ses semences sélectionnées, vient de faire paraître son nouveau Catalogue illustré, véritable encyclopédie Agricole et Horticole, indispensable à toute personne soucieuse de récolter de beaux et bons produits.

Demandez à cette Maison le Catalogue A. Il vous sera adressé franco.

BLOC-NOTES

NAISSANCES

— Mme Jules Joseph a mis au monde un fils, qui a reçu le prénom de Pierre.
— La baronne Jehan de Langlade a donné le jour, au Puy-Olfure (Dordogne), à une fille, qui a reçu le prénom de Jacqueline.
— Mme Jacques Dauchez, née Chatelain, dont le mari est au front, a mis au monde un fils : François.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Hardel, professeur honoraire de quatrième au lycée Charlemagne, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique;
De M. Raoul Duseigneur, décédé âgé de soixante-dix ans;
De Mme Louise Schoengrün, veuve de l'ancien avocat à la cour de Colmar, conseiller de préfecture de la Gironde, décédée âgée de quatre-vingt-quatre ans;
De M. Charles de Guerroy, homme de lettres et bibliophile distingué, décédé à Troyes, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans;
De M. Joseph Legentil, ingénieur des Arts et Manufactures;
De M. Ernest Mechs, neveu de feu l'économiste belge.
De M. Paul Chauvin, médecin auxiliaire, fils du notaire honoraire et frère du notaire de Tours, tué le 17 février;
Du docteur Julien Delbeke, député de Courtrai, décédé à Roulers des suites d'une opération;
Du capitaine aviateur Jacques Gout, tué en avion, fils de M. Jean Gout, ministre plénipotentiaire, sous-directeur au ministère des Affaires étrangères;
De Mme la générale Massing, belle-mère et mère de M. et Mme Alfred Daillly;
De M. Paul Le Collonec, officier d'administration de 2^e classe, décédé le 6 janvier à l'Oued Zem (Maroc), âgé de trente-trois ans;
De Mme Babette Newhouse, décédée au château de Marnes-la-Coquette;
De Mme Anatole Crosse, veuve du notaire honoraire, décédée à quatre-vingt-quatre ans en son domicile du Faubourg-Saint-Honoré. Fille du général du premier Empire, comte de Vignolle;
De M. Charles-Edouard Gueynet, décédé âgé de quarante-huit ans;
De Mme Florian Pharaon, veuve du distingué rédacteur du Figaro, secrétaire particulier de l'empereur Napoléon III, et mère de notre confrère de la Liberté, Florian Pharaon, décédé;
De M. Claude Guillemaud, officier de la Légion d'honneur, décédé à Seclin (Nord).

La Bourse de Paris

DU 16 MARS 1916

La tenue de la cote reste aussi satisfaisante que possible. Quelques réalisations se sont produites dans le groupe des fonds étrangers, mais dans l'ensemble la fermeté reste la note dominante. Nos rentes sont recherchées : le 3 0/0 qui détachait aujourd'hui son coupon trimestriel s'améliore à 61,95, en même temps que le 5 0/0 progresse à 88,20. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure est ramenée de 92,10 à 91,90. Aux Russes, le 1891 se tasse à 57,70; le 1906 à 85,50; le 1909 à 75,10. Très bonne tenue des Sociétés de crédit, notamment de la Banque de France à 4.510; du Crédit Lyonnais à 1.001. Calme de nos grands chemins. Aux cuprifères, le Rio abandonne une dizaine de points à 1.735. Boléo inchangé à 750. En valeurs diverses, le Suez poursuit sa reprise à 3.990. Sur le marché en banque, les valeurs russes restent bien tenues.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,45; Suisse, 114; Amsterdam, 251 1/2; Pétersbourg, 191 1/2; New-York, 596; Italie, 89; Barcelone, 568.

LES SPORTS

HOCKEY

Ecole de l'Île de France contre Entente Parisienne. — Un match de hockey s'est disputé le dimanche 12 mars, à Liancourt, entre la première équipe de l'Île de France et l'Entente Parisienne. Le match fut très animé, et, pour la première fois, l'Ecole trouva un adversaire qui lui tint tête. Les deux camps marquèrent chacun deux buts. L'Entente Parisienne avait amené une bonne équipe, qui opposa une forte résistance; toutefois, il faut remarquer que les deux goals à son actif furent rentrés par un joueur de l'Île de France, que l'Ecole avait cédé à ses hôtes. Cela ne fut pas sans contribuer à la « tenir en échec ».

BOXE

Maitrot blessé. — Simple soldat au début de la campagne, comme automobiliste, l'ex-champion amateur du monde Maitrot est aujourd'hui sous-lieutenant, avec médaille et croix de guerre avec palme. Il vient d'être atteint, aux environs de Verdun, de trois blessures qui, heureusement, ne mettent pas ses jours en danger. Sa robuste constitution lui permettra de se remettre rapidement, ce que nous lui souhaitons de grand cœur.



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la FORMATION, soit normalement, soit à l'époque du RETOUR D'ÂGE, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes : ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies : parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infortunes : c'est

L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à : Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon : 4 fr. 50 franco. - Toutes pharmacies.

LECTURES POUR TOUS

15 MARS 50¢

LA TRIPLE ÉVASION DU SERGENT LETOR

RACONTÉE PAR LUI - MÉME

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 17 MARS 1916

38

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVEN -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XVIII

Rien n'avait changé dans sa chambre de jeune fille, rien n'avait été touché depuis qu'elle avait quitté la maison. Les tentures, les velours, les vieilles soies avaient seulement pris l'air plus suranné, et dans des vases d'albâtre des lis artificiels jaunissaient; mais toutes ces choses puériles qu'avait aimées Janine étaient là, lui parlant de ce pauvre passé, quitté en plein bonheur! Elle eut un sourire qui se changea en larmes. Les paroles

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

de la Madeleine de Boyslève lui montaient aux lèvres : « Mon Dieu! mon Dieu! qu'aviez-vous mis en moi, à cette époque de ma vie! Quelle puissance de ravissement m'aviez-vous donnée que je n'ai plus retrouvée depuis! Quelle force avaient donc mes rêves, quelle vigueur mon pouvoir d'aimer, que si longtemps après je frissonne encore au souvenir de l'extraordinaire beauté de l'espérance dont je fus alors possédée! »

Une photographie de Michel était là, isolée sur sa table à écrire... Le Michel des fiançailles! pauvre image de celui qu'elle avait cru tant aimer! Elle était là encore, oubliée dans cette chambre fermée depuis longtemps, épargnée de la réprobation qui avait fait disparaître les autres! Janine, doucement, s'approcha; une fleur morte demeurerait à l'angle du cadre; elle n'osa y toucher de peur de la voir s'effriter; cependant, elle pensa : O pauvres lambeaux des choses aimées, qui évoquaient tant de souvenirs, pourquoi demeurer encore, alors que les sentiments, les êtres qui vous inspirèrent n'existent plus déjà?

Il fallut s'arracher à ces visions; Janine n'était pas venue là pour se rappeler mais seulement pour savoir. Elle sonna la concierge, et demanda, à tout hasard :

— Monsieur a donc emporté la clef de la bibliothèque; je n'ai pu y pénétrer, tout à l'heure?

Intriguée, flairant un mystère, la concierge répondit :

— Monsieur l'avait en effet emportée à son premier voyage, mais cette clef, si elle n'est confiée

en me recommandant de ne la remettre qu'à Madame.

Janine s'énervait de ne pas comprendre.

— Quand?... Quel jour vous a-t-il dit cela?

— Mais, Madame, avant-hier! Quand Monsieur est parti pour son grand voyage! Monsieur a bien dû expliquer à Madame pourquoi il ne restait que vingt-quatre heures à Bordeaux! Le bateau partait hier matin, à cinq heures.

Mme Markinsen comprenait de moins en moins. Cependant, elle sentait qu'elle touchait au terme de l'inconnu; plus doucement, affectant le calme, car cette femme l'observait avec un étonnement curieux :

— Veuillez me donner cette clef-là; merci... La pièce est fermée? Ça ne fait rien, n'ouvrez pas, la lampe électrique me suffira; je n'ai que peu de temps à rester ici; on m'attend à Lormont.

Une lettre bien en évidence faisait tache sur le chène ciré de la table de travail. L'enveloppe portait : « Madame Michel Markinsen ». Mais il y avait une seconde enveloppe, et Janine put y lire cette suscription étrange : « A vous, Janine, qui tôt ou tard reviendrez ici; j'en suis certain! »

Et voilà ce que contenait cette lettre :

« Vous m'avez dit de partir, Janine, et je pars! Il y a longtemps que j'aurais dû avoir ce courage : la vie que je mène depuis cinq ans n'en est plus une! Epoux sans foyer, père sans enfant, je ne suis même plus soldat! Puisque je n'ai pas pu, ou que je n'ai pas su garder le bonheur que nous avions rêvé de goûter ensemble, je vais là où

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

EN RESPIRANT avec une

PASTILLE VALDA

EN BOUCHE

vous vous préserverez du FROID, de l'HUMIDITÉ des MICROBES

Les subtiles émanations antiseptiques de ce merveilleux produit imprégneront les recoins les plus inaccessibles de la Gorge, des Bronches, des Poumons et les rendront réfractaires à toute inflammation, à toute congestion, à toute contagion.

Enfants, Adultes, Vieillards

Ayez toujours sous la main les Véritables

PASTILLES VALDA

vendues seulement EN BOITES DE 1.25 portant le nom VALDA

TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

Les tiraillements d'estomac sont très douloureux et ceux qui en souffrent ont l'impression qu'on leur arrache l'épigastre avec une tenaille.

Ces tiraillements, comme les pesanteurs, les renvois, les crampes, proviennent d'un état de délabrement de l'estomac surmené et incapable de fonctionner normalement. Pour supprimer ces malaises (causes fréquentes des angoisses, des palpitations et des insomnies), il suffit de se mettre au régime du délicieux Phoscao, ce merveilleux aliment végétal qui nourrit sans nécessiter aucun effort de l'appareil digestif, ce puissant reconstituant dont tous les médecins conseillent l'usage à ceux qui souffrent de l'estomac, aux anémiques, aux convalescents et aux vieillards. Le Phoscao est digéré par les organismes les plus délicats. Il ne constipe pas et sa préparation est instantanée.

ENVOI GRATIS D'UNE BOÎTE-ÉCHANTILLON. ÉCRIRE :

PHOSCAO

9, rue Frédéric-Bastiat, PARIS

N.B. — Dans les colis que vous envoyez aux soldats, n'oubliez pas de mettre une boîte de Phoscao et une boîte de croquettes de Phoscao.



Les POUX sont détruits par L'ÉMULSION SCO

Inocuité absolue. Usage commode.
Le tube : 4 fr. 25. Franco : 4 fr. 50.
Les quatre tubes franco poste : 5 francs.
SOCIÉTÉ CHIMIQUE D'OUILLINS
23, rue Longue, 23, à LYON

Lampes torches anglaises pour tranchées, convois automobiles, aviation

très grande puissance
9 heures
ÉCLAIRAGE CONTINU
Force 4 volts, 10 ampères
La lampe complète, 12 francs
Pile de rechange 2f. 50

MESTRE & BLATGÉ
46, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies

ETRANGERES
BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE

SPIRALES EXTENSIBLES

La Seule en TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or; 2^e qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros : La Touriste, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec la Compagnie des Wagons-Lits, vient de mettre en marche un nouveau service de wagons-lits entre Paris et Lyon, qui constituera un

Plus encore
qu'en
temps de paix,
les
qualités
du



Carburateur ZÉNITH

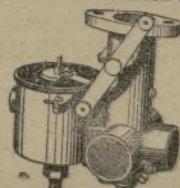
sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne aux milliers de véhicules de toutes formes et de toutes puissances qui sillonnent les routes du front.

Société du Carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON

Maison à PARIS : 15, rue du Débarcadère

Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, DETROIT, GENEVE.



Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

accroissement de confort appréciable pour les voyageurs se rendant à la Foire de Lyon.

Le départ de Paris P.-L.-M. a lieu à 21 h. 03 et l'arrivée à Lyon le lendemain à 6 h. 30.

Au retour, départ de Lyon à 22 heures, pour arriver à Paris, le lendemain à 7 heures.

retour glorieux, de tristesses oubliées, de foyer et d'amour retrouvés, quand ses yeux se portèrent sur un journal où le mot « Maroc » venait d'attirer son attention :

« Bordeaux, 10 juillet.

« L'émotion provoquée à Bordeaux par le départ du 10^e hussards devait avoir un lendemain digne de ce jour.

« La comtesse Palawska, présidente de la Croix-Rouge, que nous vîmes toujours dans notre ville à la tête de tous les élans généreux et patriotiques, s'est embarquée à Marseille pour le Maroc; suivie d'un groupe de dames dévouées, elle va à Méknès présider à la fondation d'un hôpital militaire dont elle assurera le service d'infirmière avec ses fidèles compagnes. Puissent ces douces présences, évocatrices de la patrie absente, donner à nos soldats le sentiment que, sur cette terre d'exil, quelque chose de la France, l'élite de ses cœurs de femmes, les a accompagnés! »

Janine relut deux fois l'entre-filet, avant de bien pouvoir comprendre. Soudain, une révolte indignée lui souleva le cœur.

La comtesse Palawska! cette... amie de son mari, partait avec lui! Elle le suivait! Ils devaient se réunir là-bas!

(A suivre.)

J'aurai peut-être l'occasion de faire mon devoir, là où je mènerai enfin l'existence pour laquelle j'étais né, là où l'on oublie, j'espère, et d'où il arrive qu'on ne revienne pas! Je vais au Maroc! J'ai obtenu de rejoindre la colonne du commandant Dépière, en partance pour Méknès.

« Il me plaît assez de songer qu'un jour, lorsque mon fils s'inquiètera de son père, vous puissiez lui répondre que ce père est mort proprement. Peut-être alors, oublierez-vous de lui dire qu'il avait mal vécu!

« Janine, s'il m'était permis d'exprimer un vœu, si vous me reconnaissez un droit sur cet enfant, dont je vous ai laissé la direction jusqu'à cette heure, je vous dirais ceci : faites de Jean un chrétien, un honnête homme, mais faites-en aussi un soldat! Apprenez-lui le courage, la résolution, l'audace! Qu'il se consacre à la patrie, qu'il aime la France, d'abord!

« Adieu! j'espère que là-bas je vais me battre et que j'ai fini de faire souffrir ceux que j'ai aimés... Ceux que j'ai aimés... c'était vous, Janine! votre fils qui fut si peu le mien!

« Ah! plutôt que de voir chaque jour périr un peu de notre tendresse passée, plutôt que de vous entendre me dire comme l'autre soir : « Non, Michel, je ne vous aime plus! C'était un autre que je devais aimer! » ah! mieux vaut cent fois partir et essayer de vivre que pour mieux mourir!

« Si vous saviez quelle flamme de bonheur est en moi! quelle joie de vivre enfin, de dépouiller le vieil homme, d'échapper à toute ma misère!

« Priez! pour que là-bas la tristesse d'un souvenir ou la hantise des figures aimées ne viennent pas affaiblir mon courage!

« Adieu encore, Janine! Je voudrais... mais non! Je n'ai plus le droit de vous rien demander! J'ai lu, l'autre soir, dans la fièvre pure de vos yeux, que je pouvais compter sur la mère de mon fils! Et dire que ce jour-là, un instant, l'amour m'est apparu ainsi qu'une clarté radieuse et que j'ai cru qu'il pouvait encore illuminer nos jours! Pauvre insensé!

« Allons! il faut laisser derrière soi tous ses rêves et penser à la vie nouvelle... Je pars... Et dans toute la sincérité de mon être j'espère bien ne pas revenir! Il me semble que cet acte est une rédemption et que quand vous aurez lu ces lignes vous pardonnerez, Janine!

« Adieu encore! mon Jean, adieu!

« MICHEL. »

O desseins impénétrables d'un volonte auguste et mystérieux! Qui nous dira pourquoi de pauvres vies humaines commencées dans le sourire et la lumière, faites pour recevoir, donner et dispenser le bonheur, voient soudainement leur joie s'éteindre, la nuit descendre en elles et leurs âmes abreuvées de désenchantements?

Le soir même qui suivit ce départ, dans le plus profond de son cœur Janine de Bray avait tréssai à l'adieu de Michel; agenouillée aux pieds du Christ, la mère et le fils avaient prié pour l'absent. Toute bouleversée encore, mais fière dans sa douleur de l'espérance entrevue, elle rêvait d'un

Alphonse XIII et le comte de Romanones à la chasse



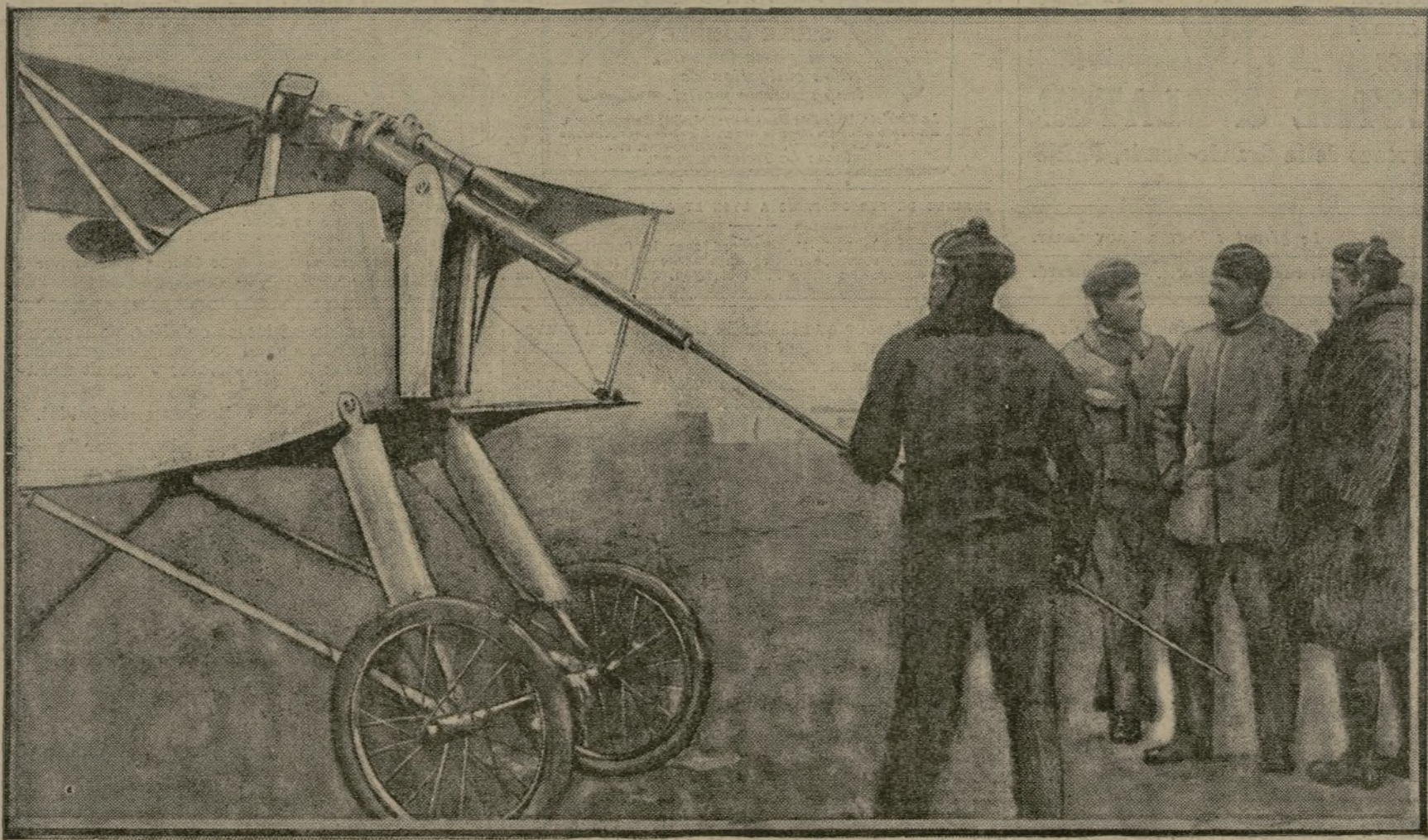
LE COMTE DE ROMANONES A DOS DE MULET



LE PREMIER MINISTRE PRÉSENTE SES HOMMAGES AU ROI

Le roi Alphonse XIII donne fréquemment des chasses dans ses domaines de Zachar (province de Grenade) et il y invite les grands d'Espagne, ainsi que les ministres, parmi lesquels figure, comme bon fusil, le comte de Romanones, président du Conseil.

La collaboration de la marine à l'aviation



Sur certains points du front, nos avions sont pilotés par des officiers de marine, alors qu'à l'appareil est adaptée une mitrailleuse d'un type spécial que ces officiers connaissent à merveille et dont ils tirent des effets infiniment remarquables. La toilette de ces pièces est généralement faite par des marins.